

LA NOUVELLE **RELÈVE**

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

GEORGES BERNANOS

Le Général de Gaulle

ROBERT GOFFIN

France

LUIGI STURZO

YVES SIMON

PAUL BEAULIEU

AUGUSTE VIATTE

Chroniques

Les événements internationaux

Les livres : Notre-Dame des neiges — La pureté dans l'art
— Sous les platanes de Cos — Joies et tristesses de la
maison — Les guerres modernes et la pensée catholique



Octobre

25 cents

MONTREAL

1942

r. 2 no 1



1 2 no 1 10

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

Sommaire

GEORGES BERNANOS	Le général de Gaulle	1
PAUL BEAULIEU	Le Brésil, terre d'avenir	4
LUIGI STURZO	Pie XII et la Paix	9
AUGUSTE VIATTE	Rencontre d'Europe et d'Amérique	21
ROBERT GOFFIN	France, poème	25
AUGUSTO-J. DURELLI	Libération de la liberté (IV)	39

CHRONIQUES

Les événements internationaux

YVES R. SIMON : La paix de compromis

Les livres

MARCEL RAYMOND : Notre-Dame des Neiges par Gustave Lamarche —
GUY SYLVESTRE : La pureté dans l'art par Wallace Fowlie — AURAY
BLAIN : Sous les platanes de Cos par le docteur Antonio Barbeau —
Joies et tristesses de la maison par Albert Brossard — Les guerres mo-
dernes et la pensée catholique par Luigi Sturzo — MARCEL RAYMOND :
La vie merveilleuse de Sarah Bernard par Louis Verneuil



L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable
par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HARBOR 3924.

LA NOUVELLE RELÈVE

Octobre 1942

Volume II, Numéro 1

NOTE DE LA DIRECTION

À la suite de difficultés techniques, il a été impossible de publier à temps le numéro de septembre. Nous avons été forcés, pour ne pas nuire à la vente dans les librairies, de dater ce numéro du mois d'octobre.

Les abonnés recevront les dix numéros auxquels ils ont droit mais dans le 2^e volume qui commence avec le présent numéro, il n'y aura pas de livraison marquée septembre 1942. De même dans les 10 numéros du 1^{er} volume, commencé en septembre 1941, il n'y a pas eu de livraison marquées novembre 1941 et juillet 1942.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE

Quelques lecteurs — et qui m'ont fait l'honneur de m'écrire — se sont plusieurs fois montrés surpris de la discrétion que j'ai cru devoir observer jusqu'ici à l'égard du général de Gaulle. Je puis leur répondre aujourd'hui que mes scrupules ne sont jamais inspirés d'une méfiance personnelle envers le chef incontesté des armées françaises, et il est même parfaitement exact que si j'eusse été autre chose qu'un écrivain, j'aurais agi d'une manière bien différente. Mais je ne suis qu'un écrivain, et j'ai toujours pensé que je devais éviter l'apparence de parler au nom d'un groupe, quel qu'il fut, c'est-à-dire en un autre nom que le mien. Mon modeste témoignage risque de perdre ainsi beaucoup de son poids, mais qu'importe, puisque je le veux d'abord libre, dût-il paraître léger. Je ne mets d'ailleurs pas en doute la nécessité des partis, de la discipline des partis, je me félicite seulement d'avoir choisi une profession qui me permet de ne compromettre jamais personne que moi, d'être absolument seul à porter la responsabilité de mes erreurs ou de mes fautes. Puis-je ajouter enfin, avec la même franchise, qu'ayant dès le premier jour reconnu et acclamé le soldat maintenant légendaire auquel

chaque Français digne de ce nom a remis son espoir, son honneur et sa vengeance, le général de Gaulle ne pouvait néanmoins être pour moi que le délégué provisoire de la seule autorité légitime envers laquelle je me sente réellement engagé — non parce que je l'ai plus ou moins librement choisie, selon mes goûts, mais parce qu'elle m'a été donnée par l'histoire de mon pays, qu'elle tire son origine et son principe non de la volonté de telle ou telle génération de Français, mais de la fidélité séculaire d'innombrables générations françaises, qu'elle est sortie, pour ainsi dire, des entrailles de la nation. Je ne me suis jamais caché d'être royaliste et dans le moment où, par la faute du prétendant, il y a peu de consolation et d'honneur à servir sa cause, je pourrais moins encore songer à la renier. Le dauphin que Jeanne d'Arc entraîna derrière elle, presque malgré lui, sur la route du Sacre, avait aussi de bien mauvaises relations — celle, notamment, d'un autre archevêque. Ce dauphin médiocre n'en est pas moins devenu un grand roi.

Je m'excuse de ce trop long préambule, mais je tenais à prouver que je puis parler du général de Gaulle sans parti-pris, avec une entière liberté. Ce qui me reste à dire doit d'ailleurs se dire en peu de mots. Quelles que soient nos prévisions ou nos espérances touchant l'avenir, voilà dix-neuf mois que le général de Gaulle tient l'épée de la France, et nous sommes tous absolument et inébranlablement décidés à ne le laisser humilier par personne.

Il y a une conspiration contre le général de Gaulle, et nous la voyons se développer sournoisement dans des milieux très divers mais qui ont tous entre eux ce point commun : le goût malsain, on pourrait dire pathologique, de bafouer l'enthousiasme et la foi, de ridiculiser les pauvres gens assez simples pour croire que le dernier mot n'appartient pas toujours en ce monde aux roublards et aux cyniques. Voici quelques années un jeune Français poète, avant de se pendre, écrivait en hâte, au crayon sur un bout de papier, cette phrase déchirante : "Je ne veux plus vivre dans un monde où tout le monde triche."

On ne saurait aujourd'hui rien dire de plus exact sur le travail secret de corruption, — et aussi de désagrégation, d'émiettement — poursuivi dans tous les secteurs de l'opinion universelle et qui compromet à mesure l'œuvre et la pensée des

Churchill et des Roosevelt. Les tricheurs continuent de tricher et ils tricheraient encore même s'ils avaient perdu le goût de tricher parce qu'ayant englouti dans la banqueroute munichoise tout le profit de leurs tricheries antérieures, ils ne peuvent regagner qu'en trichant ce qu'ils ont perdu. Pour les tricheurs américains enrichis par la vente des fournitures de guerre au Japon contre la Chine, comme pour les tricheurs anglais qui vingt-sept ans plus tôt ravitaillaient l'Allemagne par la Suède et la Norvège, ou spéculent honteusement aujourd'hui sur le caoutchouc avec la complicité de hauts fonctionnaires, il importe que la prochaine paix soit encore une paix de tricheurs. Tous ces gens-là n'ont jamais eu qu'un but — ne rien changer à un monde qui facilite leurs profits — tel est le sens du mot conservateur. Ils souhaitent donc que la paix soit la plus grande déception possible pour les peuples, afin que découragés de tenter à l'avenir quoi que ce soit, ils se disent tristement eux aussi : "A quoi bon ? A quoi bon essayer de jouer dans un monde où tout le monde triche ? . . .

Le général de Gaulle n'a pas triché. Il a pris son risque au moment le plus critique, et il l'a pris tout entier. Alors que la défaite de l'Angleterre paraissait certaine, même à beaucoup d'amis de l'Angleterre, il a parié pour la Victoire, et non pas pour le Compromis. Le général de Gaulle a parié pour Churchill contre Chamberlain. Voilà ce que ne lui pardonnent pas les tricheurs.

GEORGES BERNANOS,

Barbacena — Brésil.

(Tous droits réservés).

LE BRÉSIL, TERRE D'AVENIR

En écrivant ses pages vibrantes à l'éloge du Brésil¹, Stefan Zweig ne se doutait peut-être pas encore qu'il lui préparait un aussi tragique destin. Les accents passionnés qu'il exprime à l'égard de ce peuple de 50,000,000 d'habitants qui réussit à vivre en harmonie malgré la diversité des origines raciales, de langues et de croyances, ne permettaient pas de soupçonner une fin aussi désespérée. Le titre de l'ouvrage laissait plutôt prévoir que le célèbre écrivain autrichien avait enfin trouvé une oasis qui le protégerait contre la cruelle persécution qui s'acharne sur ceux de sa race et lui permettrait de continuer son œuvre littéraire. Il projetait une étude sur Montaigne, ce maître de la raison. Son suicide constitue un grave avertissement à ceux qui mettent à leur programme politique l'antisémitisme.

Ce livre est plus qu'un simple exposé; c'est un témoignage d'admiration. Cette formule fait sa force et sa faiblesse : sa force, parce qu'il y transpire un ton amical; sa faiblesse, parce que l'auteur dans son enthousiasme commet des lacunes dangereuses, en minimisant la gravité du problème japonais et l'irrédentisme de la minorité allemande qui, jusqu'à récemment encore, enseignait ses enfants en leur langue maternelle.

Les cent premières pages sont les plus captivantes. L'auteur y brosse une esquisse éblouissante du Brésil, histoire pleine de coloris et qui touche à la légende, car tout se construit à une échelle hors de proportion.

On assiste à la naissance d'une colonie en 1500, due au hasard capricieux des vents qui auraient poussé vers les terres nouvelles les caravelles portugaises alors en route vers les Indes. Pourtant le commandant de l'expédition, Pedro Alvarez Cabral, avait eu soin de prendre à bord le pilote de Vasco da Gama. Dès les débuts se pose le problème de peupler cette gigantesque région, alors que le pays fondateur a besoin de tous les bras disponibles pour assurer la protection des nombreux postes parsemés sur trois continents. Les Juifs convertis, craignant le bûcher de l'Inquisi-

(1) *Le Brésil, terre d'avenir*, par Stefan Zweig. Editions de la Maison Française, New-York.

tion, sont bien consentants à émigrer, toutefois à ce petit nombre insuffisant de colons volontaires, il faut adjoindre certaines classes de prisonniers.

Ensuite c'est la croissance du jeune pays. Une brève lutte s'engage pour la libération du territoire contre une poignée d'explorateurs français qui avaient opéré un débarquement et construit une fortification, lutte dont le nombre minime de combattants ne traduit pas l'ampleur de l'enjeu : l'unité nationale et religieuse du Brésil. Une ombre tragique obscurcit temporairement le tableau : le royaume du Portugal, sous le coup d'une audacieuse équipée en vue d'anéantir la puissance musulmane, est écrasé par la grandeur de son rêve et passe avec toutes ses possessions sous le contrôle de la couronne d'Espagne. De nouveau, il faut chasser l'intrus qui cette fois est le méthodique Hollandais. De ces luttes, le Brésil prend conscience de son âme nationale et s'achemine vers la brisure complète des liens qui l'unissent à la mère-patrie.

Une poussée d'indépendance secoue le joug trop lourd du Portugal, mais l'épopée impériale par son éclat étouffe vite le sentiment de révolte. Les guerres de Napoléon avaient en effet forcé le souverain portugais à chercher refuge dans sa colonie qu'il n'avait certes pas gâtée de privilèges. Malgré les réformes dues au roi Joao VI, les Brésiliens ne le reconnaissent pas pour l'un des leurs et quoique en 1815 l'égalité constitutionnelle leur est accordée, l'animosité est telle qu'il est forcé de choisir entre la couronne du Portugal et celle du Brésil. Son fils en lui succédant n'a rien de plus pressé que de se conformer au sentiment populaire et se fait proclamer empereur du Brésil en 1822, consacrant de fait l'indépendance du pays. Même après avoir renoncé à la couronne du Portugal, à la mort de son père, il doit à son tour abdiquer en faveur de son fils, un vrai Brésilien. Le dernier empereur, en véritable humaniste, chercha durant son long règne à améliorer les conditions de vie en favorisant l'instruction, les arts et le commerce. L'abolition de l'esclavage fut le dernier acte important qu'il posa, et cet acte d'humanité causa sa chute. Lui aussi quitta le continent américain qui, comme l'exprime Zweig, n'a pas de place pour les rois. Après quelques années de troubles intérieurs, la nouvelle république passa sous la direction énergique d'un chef : Getulio Vargas.

Il est remarquable de noter combien l'évolution politique du Brésil s'est faite d'une façon lente et humaine. Ce fut par degrés

progressifs, presque sans effusion de sang, que du stage de colonie, il arriva à la forme républicaine en 1889. Même durant les crises les plus aiguës, le Brésilien sut respecter son adversaire, et les souverains destitués purent quitter leur royaume sans être inquiétés et conserver le respect de leurs anciens sujets. Ce sens de l'équilibre est l'une des magnifiques qualités du caractère de ce peuple.

Une autre constatation intéressante : ce sont des événements européens qui ont déterminé l'évolution du pays et l'ont américanisé en l'éloignant de la sphère d'influence des vieux pays.

Combien stimulante est cette épopée coloniale d'un pays petit en superficie, mais dont l'âme et le courage étaient assez élevés pour imposer le respect et faire reconnaître ses droits par son puissant voisin, l'Espagne. Les expéditions encouragées par le roi du Portugal conduisirent ses sujets jusqu'aux Indes et en Afrique. Cette marche vers les pays neufs était d'une importance telle pour l'économie de la nation que les rapports des navigateurs étaient considérés comme secrets d'Etat. Conquérir le monde pour le Portugal et la foi chrétienne fut la pensée stimulatrice qui soutint ce peuple dans ses exploits héroïques.

Parmi les figures brésiliennes attachantes, deux retiennent particulièrement notre attention parce qu'elles ont été des facteurs décisifs dans l'expansion de la nation. Combien sympathique est le premier gouverneur, Tomé de Souza, qui unifia la colonie naissante et donna un sens à cet effort divisé. Et cette figure énergique, Manuel de Nobrega, chef de la mission des Jésuites, qui mit une ardeur sans cesse soutenue à lutter contre les injustices commises à l'égard des indigènes que les Pères avaient pris sous leur protection. Zweig porte un témoignage sans réserve sur l'œuvre civilisatrice accomplie par ces religieux qui, selon lui, ont apporté « la plus grande idée colonisatrice de l'Histoire ». Au lieu d'exploiter le pays pour des intérêts personnels, ils lui apportent l'instruction, lui enseignent les méthodes de culture et lui offrent la foi. Ils ont entrevu l'avenir magnifique de la colonie et travaillent pour le futur. Ce pays neuf leur offre aussi une occasion unique : mettre en réalisation leur conception d'un ordre social, fonder une communauté théocratique où les idées spirituelles auront la primauté sur les intérêts matériels. Aussi s'avancent-ils vers l'intérieur pour échapper au contrôle laïc et favorisent-ils le rapprochement de blancs et des indigènes. Pour eux ces hommes simples

ne sont pas des bêtes de somme dont il faut abuser mais des intelligences à développer, des âmes à sauver. Sous l'extérieur rude des indigènes, ils ont reconnu la personne humaine.

La formation variée et sérieuse des disciples de saint Ignace leur permet d'intervenir avec compétence dans différents domaines, militaire, politique, social et religieux. Et une flamme d'apôtre les soutient dans leurs efforts. Nobrega représente bien ce type de jésuite qui s'identifie à la vie de la nation et mène ardemment le combat, au nom des principes religieux, contre les excès des colons et l'esclavage. Ces missionnaires préfèrent la persécution de leurs concitoyens et même l'expulsion plutôt que de trahir leur idéal.

Les autres chapitres traitent de certains aspects de la vie de la nation. Une assez longue étude sur l'économie du Brésil nous présente un pays aux richesses naturelles infinies et aux possibilités industrielles inouïes.

L'évolution économique du Brésil est comme dominée par les ressources du sol dont la surproduction donne une orientation insoupçonnée, détermine un déplacement de population vers l'intérieur, suscite la construction de villes et l'organisation de provinces nouvelles. Une demi-douzaine de matières essentielles font la base de l'histoire économique du pays. L'exploitation de la forêt, de l'or, du sucre, du café, du caoutchouc, du tabac et du coton, doit être endiguée, car la nature est trop généreuse et un produit prend facilement la prédominance sur l'autre. Au moment des crises financières un nouveau produit surgit qui sort la nation de l'impasse difficile. Le Brésil tend à devenir un pays qui se suffit à lui-même en organisant la production de sorte que son économie ne dépende plus uniquement du café ou du tabac.

L'histoire économique du Brésil révèle jusqu'à quel point peut être poussée l'exploitation de l'homme par les marchands rapaces et les grands propriétaires, qui n'avaient de cesse que lorsque le maximum de rendement avait été atteint par leurs ouvriers esclaves.

Dans un chapitre flou et qui donne l'impression d'une dissertation imposée, Zweig tente de saisir les éléments constitutifs de la culture brésilienne. Il dégage certaines caractéristiques du type physique et intellectuel, notant la constitution physique plutôt faible du Brésilien et faisant ressortir les traits dominants de

son caractère : douceur, bienveillance, tolérance, politesse, susceptibilité. Il relève les dispositions aux habitudes de vie agréable et illustre son affirmation par l'attitude des ouvriers qui préfèrent la clémence du climat à l'enrichissement par un travail quotidien. Des manifestations artistiques et littéraires, il est à peine fait mention. Ce n'est que depuis 1800 que le Brésil possède des écoles supérieures, des bibliothèques, des imprimeries. Jusqu'à cette date, le journal et le livre étaient monopole du Portugal. Malgré ces déficiences lamentables, les écrivains et les artistes commencent à produire des œuvres qui sont brésiliennes et qui, par ce caractère, enrichissent l'humanité.

Zweig consacre à la gloire de Rio de Janeiro des pages éblouissantes. Cette ville tant par sa beauté naturelle que par ses constructions n'a rien à envier aux capitales européennes et retient le souvenir ému de tous ceux qui y séjournent quelque temps.

L'avenir réservé à cette nation est difficile à saisir. Pays immense dont une partie considérable du territoire est encore inconnue, ressources variées et presque illimitées, citadelle unie que la langue isole des autres nations d'Amérique du Sud, le Brésil semble être appelé à jouer le rôle de médiateur entre l'Amérique du Nord et du Sud. Il servira de tampon entre la susceptibilité des républiques sud-américaines et de frein à la tentation d'établir un impérialisme américain. Cette position lui assure une influence de première importance dans la réalisation de l'union des Amériques. Et l'on comprend, après la lecture de cet ouvrage, que Zweig ait donné au Brésil une adhésion totale, car il y voyait réalisés la fusion des divers groupes humains dans une seule âme ainsi que l'ordre de tolérance qui ignore les frontières de couleurs ; parce qu'il y trouvait cette façon civilisée de permettre aux autres humains de vivre en égalité, ce qu'il chercha en vain à travers l'Europe en mal de haine. Cette constatation qui le bouleversait d'espérance, revient à plusieurs reprises comme un leit motiv. Nous assistons à une expérience formidable : la formation d'une nouvelle race, qui tend à réfuter la théorie de la race pure.

Ce livre est beaucoup plus que le récit merveilleux des fastes d'une nation, c'est l'illustration d'une conception de vie qui témoigne d'une civilisation forte et saine. Le dernier message de Zweig fut une nouvelle affirmation de ses convictions, mais il lui manqua la petite lueur d'espérance, force des persécutés et des exilés.

PAUL BEAULIEU

PIE XII ET LA PAIX

On parle beaucoup de l'ordre nouveau et des buts de paix. Dans un domaine qui revêt un caractère collectif (politique et économique, aussi bien que social) la libre initiative des individus compte pour beaucoup, mais une large part revient aussi à l'interdépendance des événements et à la logique interne de l'histoire.

A ce point de vue, ils ont raison ceux qui disent que la paix sera semblable à la guerre, car nous ne devons pas croire qu'elle descendra du ciel toute faite, ne laissant d'autre alternative aux hommes que de l'accepter. De même que pendant la guerre, dans les deux camps, l'influence des intérêts spécifiques, des passions, des idéaux, vrais ou faux, se fait sentir, ainsi, dans la restauration de la paix, les mêmes passions influenceront sur la volonté libre — mais pas toujours indépendante — de ceux qui établiront les principes de l'ordre, ou du désordre nouveau, quel qu'il soit.

Aussi, Pie XII avait-il bien raison de présenter, à la Noël de 1939, son fameux programme en cinq points (qu'il proclama de nouveau dans son message de Noël de 1941, invitant les belligérants à s'en inspirer pour l'étude, la préparation et l'orientation de la paix et, en même temps, il va sans dire, pour la conduite de la guerre elle-même. Son intervention, certainement la plus autorisée qui soit au monde, s'inspire des mêmes motifs moraux dont s'inspirerait dans ses suggestions pour la paix tout honnête homme animé d'un sain idéal et de sentiments chrétiens en matière de moralité nationale.

C'est pourquoi le Pape fait à bon droit directement appel à l'opinion publique de tous les peuples, afin qu'ils induisent leurs gouvernements à baser le nouvel ordre sur les principes de la loi morale : tout homme sage et honnête, qui désire l'avènement du bien-être et de la paix, doit collaborer à la création de la chaude atmosphère qui favorise la croissance et le développement d'un nouvel ordre supérieur à l'ancien.

Il est intéressant de noter ce que Pie XII a dit à l'occasion de son message, en décembre dernier, et de reproduire ses propres paroles :

"Un tel ordre nouveau, dont tous les peuples désirent l'avènement après les épreuves et les ruines de cette guerre, doit être fondé sur ce roc immuable et indestructible : la loi morale, que le Créateur lui-même a indiquée au moyen de l'ordre naturel et qu'il a gravée en caractères indélébiles dans le cœur des hommes : cette loi morale dont l'observance doit être approuvée et prônée par l'opinion publique de toutes les nations et de tous les États avec une telle unanimité de voix et d'énergie que personne ne puisse mettre en doute ou affaiblir sa force obligatoire."

Il est évident qu'une telle opinion publique, (que Pie XII veut unanime) doit être formée durant la guerre, afin que, au moment de la conférence de paix, la conviction que la loi morale doit être restaurée l'emporte, car la paix ne peut avoir une base plus solide.

Il y a beaucoup d'obstacles à la formation d'une telle opinion publique. Parlons des États libres et démocratiques. Là, l'opposition viendra, soit cachée et indirecte, soit au grand jour et agressive de la part de trois groupes : de ceux qui, par conviction, ne croient pas aux lois morales (le positivisme infeste nos écoles depuis un demi-siècle) ; de ceux qui tirent profit de toutes les guerres ; et des nationalistes, aveuglés par la passion.

Ceux du premier groupe, bien qu'ils ne croient pas à une loi morale valable également pour tous, admettent, cependant d'une manière ou d'une autre, certains principes qui coïncident avec la justice, la liberté ou un ordre moral. Ils peuvent être inconséquents avec leur propre doctrine, mais, néanmoins, nous pouvons dire que cette heureuse incohérence les rapproche du commun idéal de l'humanité en les éloignant des théories totalitaires basées sur une conception égoïste et désagrégeante de la moralité.

Ceux du second groupe sont le cancer de toute société ; on doit les connaître, les dénoncer, les bannir comme vils voleurs, profiteurs et contrebandiers. Surveillons-les dans le domaine international. Mais comme ils sont habiles à se camoufler ! C'est du type Laval que je parle, non de l'homme.

Enfin, ceux du troisième groupe, les nationalistes, devraient se tenir pour avertis par la Charte de l'Atlantique et la déclara-

tion de Washington. Il est vrai qu'un document signé n'acquiert de valeur que par sa mise en vigueur, mais les hommes qui dirigent la politique mondiale ont certainement le pouvoir de supprimer toute tentative de nationalisme excessif au nom de principes qui ont été énoncés publiquement et qui ont rallié l'assentiment général.

Il n'est pas facile de former une opinion publique claire et générale concernant l'application de la loi morale sur le plan international. Il y faudra certainement maintes discussions approfondies, des plans d'envergure, une intense propagande afin de satisfaire les intérêts réels des diverses classes de l'organisme social : par exemple approuvons-nous tous la prohibition du bombardement des populations civiles, là où il n'y a pas d'objectifs militaires : certainement, cette cruauté ne peut avoir d'autre but que de semer la terreur. Même dans les pays démocratiques, il se trouve une importante minorité pour soutenir que nous devons combattre l'ennemi avec ses propres armes. L'opinion publique est à peine préparée à éviter une semblable tentation, car elle confond des moyens techniques ou stratégiques, avec ce qui est simplement une vague de passion ou une brutalité froidement calculée. La loi morale doit dominer l'esprit de vengeance et autres cruels instincts.

Les conséquences d'une pareille attitude ne pourront se mesurer pleinement qu'après la guerre, quand on établira les bases du nouvel ordre. Ceci, cependant, ne sera pas possible sans la pacification des esprits. Si les pays démocratiques et leurs alliés, après la victoire, se présentent avec des mains pures des actes de terrorisme commis par l'Axe dans les pays occupés, il leur sera plus facile ou moins embarrassant de s'entendre avec les nations vaincues, une fois les chefs responsables et leurs complices éliminés.

Il y aura là un facteur psychologique de la plus haute importance pour l'avenir du monde.

Il est toujours sage d'être moral, même en politique ; c'est une erreur de ne pas croire que la mésestente et la terreur, tôt ou tard, recevront leur punition méritée. Ceci, cependant, ne se réalisera pas tant que l'opinion publique ne s'intéressera pas aux problèmes moraux et aux fins pratiques qui déterminent les politiques de guerre et la préparation de la paix.

Nous pouvons donc, prendre pour acquis, que la pensée du

Pape et la nôtre coïncident pleinement, que la base de l'ordre nouveau doit être la loi morale et que le moyen le plus efficace (et, ajoutons, le plus démocratique) de parvenir à cette fin est d'éveiller l'intérêt de l'opinion publique de façon aussi générale et aussi énergique que possible.



Le programme en cinq points de Pie XII est généralement connu. Il nous plonge directement au cœur des problèmes qui agiteront le monde d'après-guerre. La première question qui se pose est la suivante : Les cinq points, ont-ils quelque rapport avec la guerre elle-même et ses buts immédiats ? Si oui, (comme c'est le cas), dans quel sens peuvent-ils influencer le cours et l'orientation de la bataille des alliés ?

Analysons-les brièvement, en nous basant sur le texte de 1941.

En premier lieu, le pape demande que, dans le nouvel ordre, les Grandes Puissances respectent "les droits des petits Etats à l'indépendance politique et au développement économique." C'est, sans aucun doute, le signe qui permettra de distinguer les grandes puissances démocratiques des dictatures. Les premières sont tenues, par leur définition même, de respecter de tels droits. C'est ce qu'ont établi la Charte de l'Atlantique (14 août 1941), aussi bien que la déclaration de Washington (1^{er} janvier 1942), quand d'abord, la Grande-Bretagne, et les Etats-Unis, puis les autres alliés à leur suite, se sont engagés à ne rechercher aucun avantage territorial ou autre.

Ainsi, la présente guerre est également définie du côté démocratique : ni guerre impérialiste pour établir l'hégémonie d'une puissance sur une autre, ni guerre d'annexion ou d'écrasement du faible et du petit.

Y a-t-il des ombres à notre tableau ? Oui, et elles doivent disparaître.

Premièrement, se pose la question hindoue. La déclaration de Londres, en septembre dernier, selon laquelle la Charte de l'Atlantique ne s'appliquerait pas aux Indes, peut être une réserve d'ordre strictement légal, mais n'a certainement pas été inspiré par la sagesse politique ou morale.

Ici, l'on doit dire à la décharge de l'Angleterre que son gouvernement éclairé a réussi à apporter le bien-être et l'ordre aux Indes avec le minimum de contraintes et le maximum possible d'avantages. Mais l'Angleterre n'a pas été capable de diriger les forces inhérentes à l'Inde vers un système autonome qui, aujourd'hui, est reconnu comme nécessaire et même urgent, aussi bien pour la présente guerre que pour la paix future. Malheureusement, des décisions rapides, prises au dernier moment, ne donnent ordinairement pas satisfaction et se révèlent inefficaces à la longue. Le problème de l'Inde est si étroitement lié à la nouvelle situation en Asie qu'on n'en peut retarder la solution. La faillite de la mission de Sir Stafford Cripps a été pour tous, une déception. Nous espérons que les Britanniques et les Hindous en viendront bientôt à une entente satisfaisante.

L'autre point noir est la Russie. Staline a autorisé la signature de la Charte de l'Atlantique et de la déclaration de Washington qui sont basées sur l'idée de liberté, y compris la liberté religieuse. En dépit d'affirmations contraires, il n'y a pas de liberté religieuse en Russie. Sir Stafford Cripps a clairement dit que Moscou ne désire aucune modification au présent statut, n'en voyant pas la nécessité. Néanmoins, nous accepterions de faire confiance à l'avenir et de profiter de toute la bonne volonté et de la coopération des alliés, pour que la liberté, en général, et la liberté religieuse en particulier, ne restent pas une simple clause de la constitution soviétique, mais deviennent une réalité, quand on aura éliminé tous les obstacles qui s'y opposent.

La question des pays baltes était une autre ombre au tableau : la Finlande maintenant en guerre du côté de l'Allemagne, la Lettonie, l'Estonie et la Lithuanie sous le joug nazi. Heureusement, le pacte anglo-russe du 26 mai 1942 a réglé l'épineuse question que la Russie a soulevée, en 1939, en violant l'existence nationale et la liberté de la Lettonie, de l'Estonie et de la Lithuanie, en déclarant la guerre à la Finlande. Le pacte anglo-russe, préservant les droits des pays baltes est une nouvelle application du principe « de ne pas rechercher d'agrandissement territorial pour eux-mêmes et de non-intervention dans les affaires internes des autres Etats ».

La Pologne aussi a conclu une entente avec la Russie et, si étrange que cela puisse paraître, les troupes polonaises combattent maintenant aux côtés de leur ennemi traditionnel.

Pour ce qui concerne les pays maintenant en guerre, qui au cas d'une victoire alliée seraient vaincus, il est nécessaire d'établir une distinction entre les gouvernements et les peuples, parce que les peuples et leurs représentants remplaceront les partisans et les hommes des dictatures. Nous ne pouvons donc approuver des déclarations comme celles de Churchill et de Eden (ce dernier dans un discours radiophonique le 5 janvier 1942) quand ils affirment que « ce qui compte en affaires internationales, ce n'est pas la forme de gouvernement d'une nation... La faute de Hitler, par exemple, n'était pas d'être un nazi chez lui ». Cette vieille histoire, répétée au sujet de Mussolini, nous ramène aux sources même de notre tragique situation présente.

Les auteurs du nouveau système de prêt-location se sont montrés beaucoup plus sages et ont agi d'une façon plus sûre à Washington, le 24 février, dans les préparatifs de l'amélioration de l'économie d'après-guerre. Ils ont spécifié que pour cet accord, on « accepterait la participation de tous les autres pays de même sentiment ». Très bien ! Car s'il n'y a pas de « similitude de sentiment », aucune collaboration cordiale n'est possible sur le plan international.

Il faudra du temps avant qu'une certaine similitude de sentiments et d'espoirs s'établisse entre les peuples qui survivront au chaos de la guerre. Mais qui peut croire qu'un nouvel ordre peut être institué en deux ou trois mois, surgissant de la Conférence comme Minerve de la tête de Zeus ?

Trois étapes au moins seront nécessaires : (1) celle de l'armistice, de la démobilisation, et, pour plusieurs pays, de gouvernements provisoires ; (2) celle de la restauration du droit, qui avant la guerre, appartenait historiquement aux vainqueurs, à leurs alliés et à leurs colonies ; (3) celle du retour à la liberté intérieure des pays vaincus et de l'établissement de leurs gouvernements légitimes qui participeront à la Conférence, afin de définir leurs droits spécifiques et leurs obligations et de s'entendre sur le plan de l'organisation internationale.



Aujourd'hui, y a-t-il quelqu'un au monde prêt à croire que l'Axe acceptera le premier point des demandes du pape ? Quand des pays libres ont été réduits à la servitude, comme la Tchécoslo-

vaquie et l'Autriche, par Hitler; l'Albanie et l'Abyssinie par Mussolini; la Mandchourie et Nanking par les Japonais (pour s'en tenir à ce qui est arrivé avant la guerre), personne n'a le droit de croire que Hitler, Mussolini et Tojo font la guerre totale avec l'idée préconçue, de s'asseoir ensuite autour d'un tapis vert et de redonner la liberté et l'indépendance politique aux pays qu'ils ont occupés militairement.

Peut-on dire, alors, que le pape, en proposant ce premier point, a parlé en faveur d'une victoire alliée ? Il serait certainement présomptueux de l'affirmer.

Pie XII s'adresse à tous, d'un point de vue moral et spirituel, comme un prédicateur dans l'église, qui rappelle à ses fidèles les dix commandements. Parmi ses auditeurs quelques-uns peuvent se repentir de leurs fautes, tandis que d'autres ne se repentent pas. Tout peut arriver ici-bas, même le repentir de Hitler, de Mussolini et de Tojo.

Mais du moins, jusqu'ici, rien ne nous autorise à croire à un tel repentir. Le pape le sait très bien, mais peut-il connaître l'avenir ? Son devoir avant tout est d'affirmer les valeurs morales dans les relations internationales à la face de tous, y compris les pays de l'Axe.

Le second point : respecter la culture, le langage, la tradition des minorités. Ici, l'Italie doit être blâmée pour son attitude dans le passé, aussi bien que la Pologne et tout autre pays qui a violé les droits élémentaires des minorités.

Le conseil du pape convient au général Franco pour le traitement qu'il a fait subir aux Basques et aux Catalans; mais spécialement à Hitler pour ses persécutions contre les Juifs, et en même temps à ses vassaux de Rome et de Vichy, de Budapest et de Bratislava.

S'il en fut ainsi dans le passé, s'il en est encore ainsi pendant la guerre, qui croira que l'Axe victorieux ne fera pas pire à l'avenir ?

Concernant la chrétienté en général et le catholicisme en particulier, nous savons parfaitement bien quelles sont les intentions de Hitler et des autres chefs nazis qui font évoluer l'Allemagne et l'Europe vers un ordre nouveau. Cependant, s'il existe quelqu'un qui préfère l'expérience présente à toute leçon du passé, et s'il n'est pas convaincu par les nouvelles de guerre, il devait lire *Gott Und Volk — Soldatisches Bekenntnis* (Dieu et le peuple

— Profession de foi d'un soldat). Dans ces pages, il ne découvrira pas seulement l'esprit anti-chrétien du nazisme, mais également maints passages se rapportant à l'attitude religieuse et internationale d'une Allemagne nazie victorieuse. Laissez-m'en citer seulement trois :

(1) « Nous vivons à une époque décisive. Avec la reconnaissance des valeurs de la race et du sang, s'est formée une conception nouvelle de la vie. Elle se manifeste extérieurement par la formation d'un nouveau genre, d'une nouvelle volonté de vie. L'époque du rêve humanitaire international tire à sa fin, ainsi que le rêve de l'humanité chrétienne qui, depuis deux mille ans, agite les hommes sans approcher d'un seul pas vers son but.

« La race et le peuple sont devenus des idées sacrées, ils constituent un signe de notre temps et la loi de l'avenir. Ce qui favorise cette loi est bon et doit vivre, ce qui n'est pas reconnu par cette loi est mauvais et doit être changé, bien plus, doit disparaître ».

(2) « Chaque époque a sa caractéristique. Deux époques, deux signes se combattent mutuellement aujourd'hui ; à savoir, la Croix et l'Épée. L'épée est une arme de combat, la croix est trainée par les peuples résignés. Dans le signe de la croix, ce qui est en cause aujourd'hui, c'est le christianisme et non la chrétienté ».

(3) « Quand nous proclamons notre foi en une Allemagne éternelle, nous enterrons une époque de lutte religieuse. Lequel d'entre nous, en effet, ne se déclarera pas pour cette foi ? Il serait criminel et traître, et n'aurait pas de place parmi nous. Quand nous montrons aux Allemands leur pays et leur peuple, on ne peut plus dire des devoirs religieux : « Donnez à César ce qui est à César et à l'Eglise ce qui est à l'Eglise. » Il n'y a plus qu'un seul commandement — Tout pour l'Allemagne. »

Ce sont là les visées nazies dans la présente guerre, visées qui sont partagées par la caste militaire, au Japon et par les facistes, en Italie. Comment peut-on penser qu'après la guerre totale dans laquelle ils se sont engagés, ils deviendront, du jour au lendemain, humanitaires et internationalistes, chrétiens, au point d'admettre des principes tels que les droits des minorités, de les intégrer dans l'ordre nouveau, ou, au moins, de les respecter. Y a-t-il de la place pour les minorités dans les Etats totalitaires et dans les Etats totalitaires victorieux ?

Le troisième point nous amène à considérer les problèmes économiques du monde d'après-guerre. Le pape demande que tous les pays puissent profiter des ressources de la terre, de façon à mettre fin aux monopoles qui ont été créés « par l'égoïsme froidement calculateur ». Il ajoute, cependant, un intéressant passage qui, selon nous, n'a pas été assez fortement souligné par la presse : « A cet égard », dit-il, « c'est pour nous une source de grande consolation de voir admise la nécessité de la participation de tous les hommes aux richesses de la terre, même de la part des nations qui, pour mettre ce principe en pratique, devront donner, et non recevoir ». Il semble y avoir là une allusion évidente à la Charte de l'Atlantique qui fut communiquée au pape par Myron Taylor. Nous citons : « Quatrièmement, ils tenteront, tout en respectant leurs obligations existantes, de permettre à tous les Etats, grands ou petits, victorieux ou vaincus, de profiter, à des conditions égales, du commerce et des matières premières du monde, nécessaires à leur prospérité économique. »

La thèse du libéralisme économique avait de graves défauts ; le système des monopoles d'Etat a été ruineux : nous devons trouver un moyen terme, à savoir, un partage proportionnel aux besoins de chaque pays et de la coopération internationale.

L'accord au sujet du système de prêt-location constitue une bonne base pour l'économie d'après-guerre : il prouve que les principes énoncés et les programmes tracés pour l'avenir sont plus que de simples flatus vocis. La conférence inter-américaine de Rio-de-Janeiro est prometteuse au point de vue économique.

Bien que l'économie d'après-guerre ne puisse se construire à priori, quelques jalons peuvent être posés dès maintenant : l'abolition des tarifs prohibitifs, l'élimination des privilèges de classes et de fortune, la réouverture des débouchés commerciaux, la facilitation des échanges : l'or ne peut rester la propriété d'un groupe ; il faudra le remettre en circulation, afin que le monde ne soit pas partagé entre ceux qui meurent de la mort du roi Midas, et ceux qui meurent de la mort du pauvre Lazare, « désirant se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche », (comme le décrit Saint Luc).

D'autre part, une victoire de l'Axe entraînerait la mise en servage ou en esclavage des nations subjuguées, forcées de tra-

vailler pour les nations dominatrices. Un tel esclavage est déjà en vigueur dans des pays comme la Tchécoslovaquie et la Pologne, et, naturellement, dans les autres pays occupés. Les Allemands ont l'art de préparer des plans et des projets excessivement détaillés, le don d'une imagination technique qui prévoit jusqu'à 5 et 10 ans de distance, exactement le contraire de l'Anglais qui accomplit (ou non) ce qui peut être fait le jour même ou le lendemain, s'abandonnant pour le reste aux événements et à la chance, à sa propre initiative ou à la Providence.

On se propose d'établir un plan économique qui ferait de tous les pays conquis ou à conquérir, des tributaires d'une Allemagne qui détiendrait les clefs de la production et de la distribution des richesses.

Cela n'est pas un système politique, un système de douanes ou un monopole industriel (choses qui nous sont connues), mais une véritable machine économique dont pas une seule roue ne peut être mise en mouvement sans que l'Allemagne ne tourne le commutateur, et détermine son rythme et sa vitesse.

C'est le sort qui nous attend si l'Allemagne parvient à établir l'ordre nouveau. Jusqu'ici, nous avons vu les résultats de l'organisation nazie dans le domaine du travail où tout converge vers les Commissaires du Travail (des représentants du parti) qui, selon le principe du « Führertum », décrètent l'embrigadement des travailleurs. Longtemps avant la guerre, ils étaient groupés dans les cadres d'une organisation para-militaire sous l'impressionnant vocable de Front du Travail. La guerre a transformé le travail dans les pays totalitaires en une sorte de servage. L'enrôlement de la main-d'œuvre étrangère, afin de suffire aux besoins intérieurs du marché du travail, a toutes les principales caractéristiques de la régimentation.

L'idée de l'esclavage a gagné tellement de terrain sous le régime totalitaire, dans toutes les sphères de l'activité humaine, qu'elle a presque perdu son aspect effrayant dans le domaine économique. La domination militaire des pays asservis, considérée comme une loi imposée à des esclaves, est exactement le contraire de la façon d'agir de l'Angleterre et de la France qui ont cherché à maintenir la discipline coloniale en employant un minimum d'unités militaires, et en accordant, petit à petit aux Dominions, l'égalité politique et l'indépendance économique.

Il est évident que, dans un futur ordre nouveau établi par

l'Axe, il sera impossible d'appliquer le troisième point du programme du pape, puisque l'esclavage économique ira de pair avec l'esclavage politique.

Que dire des points quatre et cinq du programme du pape ? Ils concernent la restriction des armements et une organisation internationale chargée de l'observance et de la modification éventuelle des traités internationaux.

L'Axe désire probablement la restriction des armements, mais dans un sens unique : toutes les armes aux pouvoirs de l'Axe, désarmement complet des peuples vaincus et asservis. On ne doit pas croire que Berlin-Tokyo-Rome répèteraient « l'erreur » de Versailles, accordant ainsi aux vaincus, la possibilité de réarmer secrètement ou même ouvertement ; il est également inutile de penser qu'ils promettent un désarmement graduel tel que stipulé dans l'Article VIII de la Convention de la Société des Nations. Tout au contraire. Leur victoire serait la victoire de la force, non du droit ; de la puissance, non de la moralité.

D'autre part, les puissances alliées sont tentées par l'idée d'une espèce de désarmement unilatéral. Il faut, dès au début, éviter soigneusement toute erreur. La démobilisation des pays conquis et la confiscation de leurs armes pendant la période de l'armistice, sont des mesures militaires d'une indiscutable nécessité.

Mais, dans les traités de paix, on doit spécifier, sans hésitation, les périodes pendant lesquelles s'effectuera le transfert progressif des droits des vainqueurs aux fédérations ou ligues, qui devront alors représenter les intérêts collectifs des peuples, non les intérêts particuliers d'un Etat ou d'un petit groupe d'Etats. C'est la seule façon d'imposer une restriction collective des armements, s'il vient à exister de véritables fédérations internationales et une véritable Ligue des nations, munis des pouvoirs nécessaires.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce que sera la nouvelle organisation internationale. Le pape demande des garanties, afin que les traités soient observés et, également, afin qu'ils soient révisés à temps pour éviter un nouveau conflit. On devra créer des organismes juridiques, politiques et militaires sur un plan international. Actuellement, nous sommes toujours dans l'ignorance : ni la Charte de l'Atlantique, ni la Déclaration de Washington ne projettent suffisamment de lumière sur ces questions.

Pie XII n'entre pas dans les détails comme le fit Benoît XV dans son message aux chefs d'États du 1er août 1917.

C'est ici que l'opinion publique doit intervenir, afin que les politiciens, hommes d'État, économistes et professeurs des différents pays alliés présentent, non seulement des idées générales, mais des plans complètement au point sur lesquels on attirera l'attention universelle pour stimuler les discussions entre experts et aviver l'intérêt commun. Ceci devrait être entrepris maintenant, durant la guerre, pour éviter le travail fait en hâte, à la dernière minute et les choses improvisées qui ne seraient ni au point, ni utiles. Nous devons savoir qu'à la fin de la guerre, les peuples seront harassés, soupçonneux, impatients; une foule de problèmes impossibles à résoudre se poseront. Le monde va être désorganisé, souffrant et appauvri et les passions feront taire la raison.

Pie XII a fait entendre sa voix depuis décembre 1939 pour dire à tous que la paix sera telle que nous l'aurons faite et telle que l'opinion publique la réclamera. Son appel en faveur de la loi morale, des valeurs du christianisme et des avantages de la religion est, en même temps, un appel pour la liberté contre ceux qui organisent un système d'esclavage, un appel en faveur de l'ordre de la Loi contre ceux qui projettent d'établir un ordre (ou un désordre) basé seulement sur la force.

LUIGI STURZO.

(Traduit par Gilles Héneault)

RENCONTRE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Je viens de revoir l'Europe. A Mount-Holyoke College, j'ai pris part aux réunions qu'organise M. Gustave Cohen sur le modèle de celles que Paul Desjardins tenait naguère à Pontigny. J'ai rencontré des fugitifs de toute nationalité. Ils m'ont donné le contact physique avec un monde que j'avais quitté dans la tristesse mais non encore dans le martyre. Ils m'ont rendu sensible et poignante cette réalité que les journaux ou même les lettres ne nous traduisent qu'abstraitement. Ils m'ont raconté leurs évasions multiformes et les atrocités de l'envahisseur. Un Luxembourgeois me disait comment tel échevin de ses amis, d'excellente famille catholique, après avoir vu ses deux filles enlevées revenir enceintes et ses deux fils emmenés dans des camps de « rééducation », s'est jeté à l'eau tandis que sa femme devenait folle... Et j'ai senti monter les haines. Un Viennois parlait froidement d'appliquer à l'Allemagne à son tour l'extermination biologique : il n'a pas éveillé d'échos ; mais je n'ai rencontré personne, même parmi les germanophiles d'hier, qui ne fût en garde contre toute manœuvre visant à ressusciter la thèse des « deux Allemagnes ».

Les Juifs ont particulièrement attiré mon attention. Ils étaient assez nombreux, par la force des choses, puisque l'Allemagne les expulse tandis qu'elle retient les non-juifs prisonniers. J'ai surtout perçu la tragédie des Juifs français, assimilés depuis longtemps, incapables de « penser juif », ayant devant les civilisations étrangères comme celle des Etats-Unis des réactions typiquement françaises, et brusquement rejetés dans le pêle-mêle de leurs coreligionnaires sans patrie. Mais ils savent que la persécution leur vient de l'ennemi commun. Et je me disais, en écoutant de beaux poèmes du philosophe Jean Wahl, professeur à la Sorbonne torturé par les nazis, que peut-être ce sceau de la souffrance partagée va tourner à l'inverse des fins poursuivies,

qu'il achèvera la fusion s'il en était besoin, tout en démontrant aux Israélites français eux-mêmes qu'ils n'ont pas à chercher au delà des frontières leurs plus profondes affinités.

Il est d'ailleurs extrêmement réconfortant de les entendre mettre en évidence le rôle de fraternité avec eux et de résistance au nazisme que jouent les catholiques de France. Un catholique espagnol me le disait aussi : « La résistance a deux pivots : les communistes, qui recourent au terrorisme ; et les catholiques, sur le plan spirituel ». Cet éloge unanime fait disparaître, je crois, un des plus grands dangers de l'après-guerre, celui d'un anti-cléricalisme qu'aurait déchaîné toute équivoque sur les rapports avec l'ennemi. Sans doute il en subsiste d'autres. Voilà deux ans que l'envahisseur occupe Paris et la majeure partie du territoire : c'est une situation à laquelle on ne peut songer sans angoisse ; elle ne s'est pas reproduite, si je ne me trompe, pour une si longue durée, depuis la guerre de Cent Ans. Que d'infiltrations et surtout de dissociations possibles, sans compter l'épuisement démographique ! comme la France de demain ressemblera peu à la France heureuse d'hier ! et comme on aimerait voir un second front réussi mettre vite fin au cauchemar ! Il faut constater pourtant que la zone occupée, celle qui souffre le plus, est précisément celle qui tient le mieux ; il faut se rappeler que la France n'est pas seule en cause, comme aux temps du Prince Noir ou de Bismarck, que tout un continent subit les mêmes contraintes ; et malgré l'armistice qui a transformé la police française en auxiliaire involontaire de la Gestapo, malgré certains aigrefins qui en tirent avantage, il est significatif d'apprendre combien de fonctionnaires, du haut en bas de l'échelle, « trichent » avec l'ennemi, il l'est encore plus de voir que les réfugiés ne s'y trompent pas une minute et qu'ils se regroupent spontanément sous le signe de notre civilisation. C'est probablement la leçon la plus mémorable de Pontigny.



Cette leçon m'a été encore plus évidente lorsque, de Mount-Holyoke, j'ai passé à l'Inter-American Seminar for Social Studies qui se tenait à Washington sous des auspices catholiques. Après l'Europe je rencontrais l'Amérique. Et j'ai été frappé d'entendre, à la première séance à laquelle j'assistais, les Hispano-

Américains, s'adressant aux Anglo-Américains, leur souligner la part prépondérante qu'occupe dans leur culture l'influence française, et qu'elle gardera, disaient-ils, « quel que soit le résultat de la guerre ». Sur ce dernier point je crains qu'ils ne s'illusionnent : cette guerre, perdue, tuerait la France, et son influence deviendrait celle d'une civilisation défunte comme celle de Rome ou d'Athènes. Mais je crois à la victoire. Je crois même qu'elle sera précédée d'un nouvel élan héroïque de nature à faire taire toutes les calomnies. Et ce maintien de notre prestige intellectuel en Amérique latine, par contraste avec son recul enfantin aux Etats-Unis, permet d'immenses espoirs.

De telles rencontres m'ont fait aussi mieux comprendre quel pourrait être entre temps le rôle du Canada français. On ignore beaucoup trop, en Amérique latine, l'existence d'un foyer vivant de culture française sur ce continent, avec sa littérature, ses revues, ses Universités; et de son côté, le Canada français se rend-il bien compte du regain de force qu'il pourrait trouver en des relations avec les peuples de langue espagnole ou portugaise ? Catholiques comme lui, modelés comme lui « à la française » dans l'organisation même de leur catholicisme, l'éclipse momentanée de la France leur pose les mêmes problèmes qu'à lui. Il y avait, à l'une des séances précédentes, un Jésuite canadien, le R. P. Richard de Montréal : je crois bien qu'avec l'étranger que je suis nous étions seuls à représenter le Canada; il me paraît désirable qu'un plus grand nombre de Canadiens prennent part à de tels débats, pour le plus grand profit de notre culture et de leur propre pays.

Ceci accentue un problème que je me pose depuis la guerre. L'heure du Canada français, sur le plan international, a visiblement sonné : le sait-il ? ou bien a-t-elle sonné trop tôt ? Il y a un rôle à jouer, que lui seul peut remplir, comme dépositaire de la culture française; a-t-il dès maintenant une étoffe suffisante pour s'en acquitter ? Il a vécu longtemps replié sur lui-même : les circonstances le lui imposaient, et ce fut probablement une condition de sa survie. Il a noué, ensuite, des contacts de plus en plus suivis avec les autres groupes de langue française, Franco-Américains, Louisianais, Haïtiens, il commence à participer aux réunions consacrées à la propagation du français au dehors. Est-il en mesure de franchir l'étape suivante, celle de l'universalisme, ou sa carence va-t-elle s'ajouter à la carence forcée de la France ?

Depuis un quart de siècle, ses perspectives se sont élargies prodigieusement : un élargissement ultérieur serait-il brusqué ? Cet élargissement suppose un changement de point de vue : il suppose que l'accent soit mis moins sur la politique et plus sur le culturel, moins sur le local et plus sur l'universel ; en réalité le politique ni le local n'en souffriraient, un Canada français qui tiendrait sa place en Amérique comme représentant de toute la culture française et catholique serait infiniment mieux placé pour faire valoir ses droits à l'intérieur. Sans doute le petit nombre de ses habitants et la jeunesse relative de sa vie intellectuelle lui rendront-ils le fardeau pesant : mais le nombre ni l'âge n'entrent seuls en cause ; je tiens, par exemple, que tel quel et avec ses lacunes l'enseignement canadien offre au développement d'une culture générale une base supérieure à celui des États-Unis ; et les savants de France, sur ce continent, sont en ce moment assez nombreux pour que leur présence ou simplement leurs visites ajoutent énormément au potentiel du Canada français. Dans vingt ans, je crois bien qu'au taux de l'évolution actuelle le problème se résoudrait sans difficulté ; le malheur, c'est qu'il s'agit d'un problème immédiat : saura-t-on l'envisager assez vite, assez nettement, ou laissera-t-on passer une occasion qui ne se reproduira sans doute plus et faute de laquelle la culture française au Canada risque de s'étioler peu à peu ou tout au moins de rester éternellement menacée ?

AUGUSTE VIATTE

Tous droits réservés.

FRANCE

*Immobile j'ai vu passer le temps de la mer et l'eau du ciel
J'ai vu défiler la Hollande toute en vertes passementeries;
Nuages en franchise de port vers les douanes de la féerie
Raccourcis vert-de-gris sous-marins, bleues associations d'archipel !*

Je remonte les branchages du Gulf-Stream, ce courant d'air des profondeurs;

*Chute des feuilles bientôt les forêts de l'automne seront envolées
Verdures qui tiennent au mois d'octobre par toutes les tiges brûlées*

France je ne tiens plus à toi que par le pétiole de mon cœur !

*Je parlais je parlais tu grandissais aux rêves de ma jeunesse
Subitement l'empire de Syagrius tournait en moi comme un rouet
Les abeilles d'or de Chilpéric aux ruches souterraines de Tournai
Clairières carlovingiennes ourlées de chants de druidesses.*

Enfance, enfance buissonnière aux paturages de mon exil

Ce village aux halèfines de bois brûlé dans les gagnages

Baisers des mots français aux lèvres des filles d'avril

L'ultime douceur angevine au cœur de notre dernier village

Les paumes de paysans frottées de canicules sentent le pain noir

Doux vents de Gaule parfumés à tes rivières ou à tes campagnes

Lointain village brabançon où l'on entend déjà le bruit des chars

Qui portent les moissons flamandes au delà de la forêt de Soignes !

Je pars je pars rien qu'un peu d'eau couleur de bise

Pourtant tu es encore là pâle comme lorsque tu m'as embrassé

Un peu d'eau, un peu de temps et cela deviendrait toute l'immensité

J'ai vu ton mouchoir se faner à la hauteur des maisons grises

Si petite tout près des hangars et tu grandissais subitement !

*Rien qu'un peu d'eau déjà; tu n'existais plus pour les passagers
du navire*

*Savaient-ils ceux-là qui regardaient le port que tu étais dans mon
sang !*

*Savaient-ils que je t'avais prise avec moi douce passagère invi-
sible ?*

*J'ai vu tes larmes à travers les miennes quand tu dominais ton
sanglot*

*J'écris pour user cette tristesse en moi comme une maladie
Je me répète à moi-même ces choses que je connaissais trop
Tu n'existes plus que pour moi. La mer est couleur d'otarie
Les rives du Danemark plates comme avec un fer à repasser
Tu es là, je sais que tu es là dans mon paysage qui danse
Rien qu'un peu d'eau et subitement ce pourrait être l'éternité
Rien qu'un peu de temps et ce pourrait être l'affreuse absence
Tu me fais encore signe avec la France de ton geste exténué
Je sais que ce qui me lie à toi n'est grand que dans l'éphémère
Parfois je pense à la rapidité vertigineuse des heures qui s'en
vont*

*A ces jours morts qui nous ramènent sans répit vers la matière
Maintenant je pense avec amour à la cicatrice de ton front.*

*Scandinavie le train touche un lac bleu qui s'ouvre comme une
paupière*

*Je suis immobile et pourtant je monte vers le cercle polaire
Toute la Suède vient à moi avec ses bruyères épiscopales et ses
bouleaux*

*Et les pics qui sortent des forêts comme des bouleaux volatiles.
Des démarrages de fermes bleues coiffées de chaume fragile
Des routes qui enlacent au loin les fumées rousses des hameaux;
Aux portières du wagon, défilent les paysages scandinaves
Quand le soir tombe une fumée imperceptible rode au ras des
toits*

*Le crépuscule est jaune safran, jaune miel, jaune betterave
Tranches napolitaines de ciel vert pernod, bleu mercure ou rose
camélia*

*Toutes les teintes de mon imagination avant de les avoir vues
Et pourtant tout cela oui tout cela se passe en dehors de moi !
Des vitres de chaumières s'enfuient avec des transparences de
cornues*

*Et pourtant il me suffit de fermer les yeux pour vous retrouver
France jaune de genêts, jaune d'amour, jaune de blé !*

*Non pas la succession étonnante de tes règnes et de tes batailles
Voici longtemps que Julien l'Apostat hiverna au cœur de Paris
Il y avait encore des vignes et des figuiers dans des manchons de
paille*

*Il y avait des œufs couleur de saule et des aîlès au fond des nids
Histoire de France aux gravures naïves d'un vieux manuel
De quoi ensorceler les soirs mélancoliques de mon village :
Les guerriers francs levaient leurs boucliers ovales sur les rivages
Entrée de Chilpéric et de Galswinthe dans Rouen fleuri d'arcs en
ciel*

*Bataille des deux reines en délire d'amour, Brunehaut et Frédé-
gonde*

*Les rois fainéants sur leurs chars à bœufs dans un paysage de fin
du monde*

*Eudes le bon roi en peau de bête fuyant l'incendie de Bordeaux
Charles Martel à Poitiers saignant les hordes mangrabines
Charlemagne au bord du Weser baptisant les Saxons à grandes
eaux*

*Sais-je pourquoi tel crépuscule ou bien telle reine m'illumine
Les belles filles violées par les Normands sur leurs dragons de mer
A la montagne Sainte Geneviève Abélard qui rêve à Héloïse
Richard Cœur de Lion, à Fontevrault, devant son père qui agonise
Louis le Hutin le roi gourmand mort d'avoir bu trop de vin vert
Toutes les douces royautes et les princesses écloses au pays de
France la belle*

*Le duc d'Orléans tué près de la porte Barbette aux ruelles d'une
noire nuit*

*Je revois les mains pâles de Charles le Téméraire noyé du côté de
Nancy*

Et le poignard sanglant de Ravaillac après la blessure mortelle.

*Odeur de France aux laines des troupeaux de Domremy
Odeur de France en cette nuit terrible de la Saint-Barthélemy
Odeur de France aux caresses voluptueuses des favorites
Odeur de France aux airs de vielle pendant l'assassinat de Fualdès
Odeur de France quand Marie Leczinska effeuillait des margue-
rites*

*Odeur de France un peu beaucoup Paris vaut bien une messe !
C'est tout cela dont tu as nourri les haies vives de ma poésie
C'est pour tout cela que mon cœur bat de t'appartenir
C'est tout cela qui fait la douceur et le charme de ma vie
C'est pour tout cela que tes soldats meurent et que j'accepterais
de mourir.*

*Toute mon enfance aux refrains bleus de tes légendes !
J'imaginai des panoramas de villes aux phrases du Petit Larousse
De vieux dictons d'almanach m'égarèrent au fond de tes landes
J'écoutais aux cendres des nuits les aboiements de la Grande Ourse
J'étais en costume de premier communiant un soir de mai tiède
et triste
Un vicaire pâle égrenait son chapelet noir dans notre corridor
En répétant des prières pour mon grand père qui était mort
Je regardais au-dessus de la cheminée toutes mes divinités cy-
clistes
Je vous aurai beaucoup aimés coureurs de France aux tendres
maillots
Je vous découpais tête au guidon dans les pages roses de l'«Auto»
Vous pédaliez à perdre haleine aux virages bleus de l'espace
François Faber portait les couleurs de ciel sur bicyclette Alcyon
Lapize en casquette de jockey souriait en vidant son bidon
René Pottier était arrivé seul en haut du Ballon d'Alsace !
J'apprenais par cœur les vers de Theuriet et de Chénédollé
Tu l'as cueilli trop tôt dans le rosier sauvage et la Voulzie
Donne-lui quand même à boire et l'Épave de François Coppée
Pourtant je crois bien que ce n'était pas cela ma vraie poésie
J'attendais le vieux facteur doré sur tranche chaque lundi matin
Et les vainqueurs professionnels me chuchotaient un étrange
langage
Cette douceur d'alcool faite de mots banals, d'embrocation, de
démarrage
M'enivrait plus que les belles rimes riches des académiciens.
J'imaginai les pelotons multicolores de Paris-Bruxelles
Tous les beaux archanges sportifs un peu tristes un peu voyous
Masselis, Dubocq, Petit-Breton, Alavoine et Garigou !
Grands saints populaires au pays des pédales et des asphodèles
Et les départs mélancoliques au petit matin des faubourgs
Et les virages au frein le long des gaves des Pyrénées*

*Et les maillots des lauréats aux brouhahas des arrivées
Et les jeunes châtelaines en canotier qui faisaient des gestes
d'amour.*

*Tu te souviens tu te souviens il n'y a pas si longtemps que j'ai vu
Paris ...*

*Mais j'y avais pensé à tous les soirs fumeux de ma jeunesse;
Des noms de rues fatales avaient allumé en moi d'éclatantes
ivresses*

*Une capitale à mon usage personnel bouillonnait au fond de mes
nuits*

*J'avais croisé toutes les filles aux lèvres tuberculeuses de la vie
de Bohème*

*Bubu de Montparnasse rôdant du côté du boulevard Sébastopol
L'ombre de Gérard ballottant au soupirail de la vieille lanterne
Bourget débauchant ses héroïnes avec des nobles espagnols*

*Bel-Ami parmi les filles rousses du promenoir des Folies-Bergères
Des inconnues ressuscitaient Manon Lescaut en quête d'un en-
jôleur*

*Je revois la rue Aubry-le-Boucher et le Pont Mirabeau d'Apol-
linaire*

*Et la petite Jehanne du Transsibérien qui m'avait parlé du Sacré-
Cœur.*

*Maintenant j'ai vu Paris j'ai mélangé ses marbres avec mes rêves
Les derniers poètes maudits buvaient le vent au passage du Pa-
norama*

*Pansaers sorti de l'œil cacodylate interrogeait ses paumes de
fièvre.*

*Sixième étage de Cravan le Boxeur en face de la Closerie des
Lilas*

*Les surréalistes distribuaient des pamphlets à l'enterrement d'A-
natole France*

*Un lundi, rue Christine, la fille de la concierge fut prise d'un
saisissement*

*Un soir au «Bœuf», Cocteau écoutait le saxophone d'Evance
Tandis que rue des Saules s'en allaient les ombres de Pierre
Mac Orlan*

*Vers les petits cafés-liqueurs d'Utrillo aux teintes de plâtre et
de poussière*

Les graffiti de Rimbaud et de Verlaine à la rue Campagne première

*La vieille maison lépreuse où fleurirent les chants de Lautréamont.
Au Tabarin les Gertrude Hoffman girls d'Eluard et les amazones
rousses de la folie*

*Les gargouilles de la Tour Saint-Jacques crochus comme des
syphons.*

Où tout cela et rien que cela Paris capitale de la poésie.

*Ces effluves du vent du sud le dimanche après la grand'messe
Parapluie rouge comme une auréole sur les joueurs d'accordéon !
Au doux lyrisme populaire des ritournelles et des chansons,
Mes rengaines écloses avec le temps de la rosée et de la tendresse
Et les filles blondes des fermes qui épelaient la mélancolie de leurs
amours*

*Sur des mots faits de pluie et de vent arrivés de là-bas malgré
les douanes*

*Sur des mots déjà vieux qui avaient baisé des lèvres dans les
faubourgs*

*Et qui nouaient encore les cœurs de Wallonie à l'heure des feux
de fanes*

*Je sais que ceux de mon village imaginent parfois la France à
travers tout cela*

*Ils se souviennent de la Bayadère, d'Ida la Rouge et de la Grande
Mélie*

*Ils ont respiré la brise embaumée qui vient des bords de la Riviera
Les ombres lointaines aux corsets de 1900 parfumées au papier
d'Arménie*

*Les violettes à deux sous de Julot, les caresses sous les ponts de
Paris*

*L'amour est menteur, garde ton cœur, près de la Porte St-Denis !
Et Nini aux yeux bleus qui rapportait le linge blanc de la semaine
Odeur d'acétylène et de midinette dans les airs du grand Mayol
au toupet roux*

*Cousine cousine, les mains de femmes, il s'appelait Boudou Ba
da bou !*

*Amour mon amour, tout l'amour de France et du monde à perdre
haleine*

*Amour désespéré de celle qui attendait son homme à la porte de
la grande maison*

*Amour apache, dodo fais vite dodo, tout près d'ta maîtresse
Amour tzigane qui vendait les ballons rouges de son sang au
square Montholon
Amour canaille, ton cœur battit quand souple comme l'onde, un
soir d'ivresse...
Tous les fantômes des chansons de France habitent une clairière
de mon cœur
Ma Mimi ma petite Miette, j'entends le rire cascadeur aux lèvres
pourpres de Myrella la jolie
Mais le plus beau rêve, c'est le rêve d'amour à l'heure où le jour
meurt !
J'ai vu le soleil de mon village descendre l'avenue des Champs-
Elysées
Aux tendres verdurees du Brabant, nous écoutions Fragson chanter
l'Avril
Et les pervenches couleur de ton regard chuchotaient leur tendre
babil
Je vous aime France des poètes chevelus et des ombres presque
oubliées
Je vous aime France de ce mélange inexprimable et puéril.*

*A l'Avenue Montaigne j'ai vécu dans les branches des marronniers
en fleurs
De l'hôtel des Grands Augustins j'ai vu le crépuscule rougeoyer
la Seine
Les amazones aux cuisses tièdes trottaient autour du lac Majeur
A sa vitrine de la rue Boileau le cordonnier chauffait la pointe
de son alène
J'avais retrouvé les ombres de Racine et de Molière au « Mouton
Blanc »
Mon pied crissait dans le silence du jardin de la Clinique
Des portes matelassées s'outraient avec des gémissements mélancoliques
Les acacias rendaient la neige de leurs fleurs au soleil du nouveau printemps.*

*Tu te souviens tu me souriais comme si tu n'étais pas trépanée
Tu n'avais plus rien à me donner que des paumes comme les
feuilles de ton cœur
Malgré ta tête ouverte, j'étais encore derrière tes paupières fermées*

*Et je regardais du côté de la fenêtre pour que tu n'aperçoives
pas mes pleurs
Comment aligner des rimes riches avec de l'amour et de la souffrance.
Chaque lundi tu écoutais s'éteindre mon pas dans les graviers
Tu fermais les yeux pour suivre mon train jusqu'au bout de la France
Tu fermais les poings pour refuser le mal derrière ton front supplicié
Je t'aime, Suzanne, de cette odeur de printemps au couloir de l'infirmerie
Je t'aime, France, de tous les cerisiers moutonnant de fleurs et de feuilles
Je t'aime, Suzanne, pour cette première promenade maladroitement après ta maladie
Je t'aime, France, d'avoir respiré ta nuit d'une fenêtre noire d'Auteuil.*

*Maintenant tes poètes ont revêtu l'uniforme militaire
Ceux que j'aime pourraient me regarder comme si j'étais un inconnu
Pourtant nul d'entre tes fils ne t'aimera jamais plus
Et je me désole d'être loin de toi à ne pouvoir rien faire;
Je me désole de mon sang inutile qui ne t'appartient pas
Je me désole de tous les outrages que tu subiras
Je me désole parce que la mort rôde à tes frontières.
O France avec les silences momentanés de tes vergers blancs
Les ramures hivernales de tes dix-cors dans les forêts de Sologne !
Au crépuscule l'ombre des villages d'Auvergne s'éloigne du couchant
France avec tes cheminées d'Alsace coiffées de nids de cigogne;
Des souvenirs sensuels de terre et d'eau et de verdure au fond de moi,
En automne les nuages de gui dans le ciel vide de tes peupliers.
Tu m'as ouvert la tonsure de tes clairières dans les halliers;
Tu es parmi ta verdure comme un troupeau parmi sa laine volatile
Le lait caillé de certains ciels arrêtés au haut des collines du Jura
Les longs coquillages des chalands glissent en silence vers la mer
Floraison de cibles rouges aux arbres à essence où boivent les automobiles*

*La dent portée de tes carrières de granit bleu à ciel ouvert !
France, reliée à tes moissons de Beauce par des caresses végétales
Les crépuscules de Provence que les femmes traînent à leurs
sandales.*

*Parfois il pleut sur les jardins de province et sur les oiseaux
d'avril*

*Les sapins des landes blessés qui suppurent leur nocturne résine.
Tous tes champs de lin à la longueur d'onde de mon exil !*

*O France d'avoir souffert et de souffrir dans la frontière de tes
poitrines*

O France d'être avec vous toute seule de toute éternité

O France de sentir un sang français battre dans un cœur étranger.

ROBERT GOFFIN

Octobre 1939

LIBÉRATION DE LA LIBERTÉ

V. — DYNAMIQUE DE LA LIBERTÉ.

17. — « Pêché originel » est un mot assez peu heureux que les théologiens ont propagé aux sciences philosophiques et sociales. On n'est pas porté naturellement à admettre des *péchés* que l'on n'a pas commis. Pour pécher il faut bien être conscient et responsable. Et le péché originel nous l'avons même avant de savoir ce qu'est le péché.

Le mot n'est pas heureux, mais la réalité signifiée par le mot existe. Et si certains personnalistes n'admettent pas le mot, ils admettent bien la réalité. Ils admettent qu'il y a dans la nature humaine de mauvaises tendances, il y a même un « penchant » vers le bas, une inclination au mal. Le problème humain est de savoir s'opposer aux mauvaises tendances. Il faut, si l'on veut — et sans aucune idée de discuter cette question ici — savoir les « sublimer ». Il faut en tout cas savoir résister à une tendance vers le bas, et lutter pour une élévation. C'est exactement en quoi consiste la conquête de la liberté. L'homme est personnellement d'autant plus libre qu'il est plus maître de lui-même.

L'homme est un faisceau de puissances en train de se réaliser. Les animaux et les plantes aussi ont des puissances qui s'actualisent. Mais pour les animaux et les plantes ces puissances ne peuvent pas ne pas s'actualiser. Ce qu'il y a de caractéristique dans l'homme, c'est son pouvoir de refus ou d'acceptation de sa réalisation en tant qu'homme. Nous pouvons dire qu'il est autonome. La réalisation ou actualisation de l'homme doit être faite par l'homme même. En d'autres mots : l'homme est libre.

(1) Les trois premières parties de cet article sont parues dans les Nos 8 (mai 1942), 9 (juin 1942), et 10 (août 1942) de LA NOUVELLE RELÈVE. *La Libération de la liberté*, essai de Augusto-J. Durelli, paraîtra dans quelques jours aux Editions de l'Arbre.

La liberté est l'acceptation par l'homme du développement douloureux de ses puissances implicites. L'esclavage est le refus de l'homme à se réaliser en tant qu'homme. La liberté est l'acceptation du travail nécessaire à l'enrichissement de l'être. L'esclave se donne à l'attrait de la facilité du non-être.

Nous retombons donc sur l'explication personnaliste de la réalité humaine. L'homme est un complexe. Il est polarisé intérieurement. Il y a en lui deux courants opposés, vers le haut et vers le bas.

La liberté n'est plus conçue alors comme un état mais comme un mouvement. Il y a une dynamique de la liberté et c'est précisément le mouvement qui va, dans l'homme, du non-être à l'être. Le libre arbitre ou liberté initiale, est l'existence même de la route du mouvement, mais si nous ne nous déplaçons pas sur celle-ci nous ne sommes pas vraiment libres.

Toutes les libertés dont on entend parler habituellement, liberté de presse, d'association, de parole, etc., ne sont que des cas particuliers du même principe. L'homme a la puissance de s'exprimer par l'écrit et par la parole et cette puissance exercée d'accord avec la raison l'enrichit et le développe; il ne saurait pas être vraiment homme s'il n'actualisait pas cette puissance. Ce qu'on appelle dans le langage courant liberté de presse et de parole n'est que le principe juridique, ou l'ensemble des lois positives, qui permet à l'homme de se réaliser. La censure de la presse est un obstacle à la réalisation de l'homme. L'homme a le pouvoir d'aimer Dieu, et de l'aimer tel qu'il lui a été donné de le connaître. Cet amour enrichit l'homme et l'élève. Les lois assurant la liberté religieuse dans l'état actuel de la société, ne font que permettre à l'homme de vivre en homme. F. D. Roosevelt a beaucoup parlé dernièrement de « freedom from want ». Liberté de la nécessité. C'est que l'homme a un corps, et le corps de l'homme ne saurait se développer sans nourriture et sans abri. La misère est une façon de mettre l'homme en esclavage.

Il y a certainement un minimum d'esclavage duquel nous ne nous débarrasserons pas en ce monde. Nous ne serons jamais totalement libres. Mais il y a ce mouvement de la liberté, ce mouvement vers des degrés de plus en plus purs, et de plus en plus élevés de liberté, qui conduit l'homme vers des degrés de plus en plus purs d'humanité. Pour monter dans le monde physique il faut bien vaincre l'attraction de la gravitation. Pour monter dans

le monde de la liberté il faut lutter contre les tendances qui freinent notre élévation.

La liberté pour le personnalisme n'est donc pas quelque chose d'acquis, mais bien plutôt quelque chose que chaque homme doit conquérir constamment pour soi. Et puisque la personne n'est pas un individu isolé et fermé, mais un monde de communion, un monde ouvert qui ne se réalise qu'en communiant et en se dévouant à d'autres personnes, même en admettant que l'homme soit arrivé à être entièrement son propre maître — ce qui n'est pas possible — il ne saurait être vraiment homme et se reposer. Il y a, et il y aura toujours d'autres hommes, des millions, qui se débattent douloureusement, écrasés par les injustices ou noyés par les passions. Il faut lutter pour aider ces hommes à être vraiment des hommes, si l'on veut être soi-même un homme.

La conquête de la liberté n'est pas seulement une lutte personnelle, elle est une lutte sociale aussi, et cette lutte ne finira jamais.

18. — La conception dynamique, ou de conquête, de la liberté, éclaire avec une nouvelle lumière certains problèmes sociaux qui, autrement, sont difficiles à comprendre.

La liberté est une conquête et ce n'est pas seulement chaque homme, individuellement, qui doit la conquérir dans sa vie, c'est aussi chaque peuple qui doit lutter chaque année et chaque jour pour défendre le résultat des conquêtes précédentes et pour les augmenter.

Un homme peut vivre en esclavage, et vivre cependant une vie relativement humaine si l'espérance luit pour lui d'une plus grande liberté. Cette réflexion va encore plus loin. Un homme peut vivre en esclavage et sourire à la vie s'il sait que ses enfants pourront un jour avancer d'un pas dans la conquête de la liberté. La vie devient vraiment inhumaine, et elle ne vaut plus alors la peine d'être vécue, quand il n'y a plus d'espérance, quand toutes les portes qui conduisent à la liberté sont fermées.

Disons, pour fixer les idées, que la situation des nègres dans les Etats du sud des Etats-Unis d'Amérique est d'une terrible injustice, d'une injustice qui crie au ciel. Mais disons aussi qu'il y a pour les nègres aux Etats-Unis, dans la noirceur de leur nuit, un éclair d'espérance. Non seulement l'esclavage juridique a été aboli, mais dans beaucoup d'Etats de l'Union la situation

des nègres s'améliore. Et ce sont des Américains blancs qui travaillent avec le plus d'acharnement pour l'amélioration de la situation des nègres aux Etats-Unis. Il y a des préjugés et des égoïsmes vieux de cent ans qu'il faut détruire. Mais toute la pression des Eglises, des élites intellectuelles, de l'Etat fédéral et de plusieurs Etats particuliers, est dirigée vers la destruction des injustices et des préjugés. La tâche sera longue, peut-être n'atteindra-t-on jamais sa fin, mais il y a une lutte pour conquérir la liberté. Et pour les nègres il y a l'espoir de la conquête.

La conquête peut se réaliser et l'espoir peut vivre parce que les portes sont toujours ouvertes pour la vie de cette liberté. Parce que la possibilité existe toujours de travailler pour cette liberté.

Je sais bien que ceux qui arrivent à tout prostituer, même le nom de Dieu, savent transformer cette possibilité en un écusson pour défendre et conserver leurs injustices et leurs privilèges. Ils savent enfin transformer cette liberté théorique en une bonne excuse pour leur conscience.

Mais la liberté formelle existe toujours, et tant qu'elle ne disparaîtra pas, l'espoir non plus ne disparaîtra pas de la vie humaine de ces esclaves qui luttent pour devenir des hommes.

Aussi longtemps que la propagande pour le bien sera possible, on conservera l'espoir de faire le bien et de rendre justice.

La situation des Hindous dans l'Empire Britannique est analogue. S'ils mettent de côté les antipathies et les haines — bien faciles à expliquer — les Hindous doivent reconnaître qu'ils ont avancé positivement dans la conquête de la liberté, et que les Britanniques ont laissé les portes ouvertes pour des degrés de plus en plus élevés de liberté.

Bien différente est la situation des Juifs, ou des peuples sous la domination nationaliste. L'obscurité du désespoir est totale. Il n'y a plus de possibilité de propagande. Plus de possibilité d'amélioration. Il n'y a plus de porte ouverte pour conquérir la liberté et devenir homme. Il n'y a même pas l'espoir que les enfants des enfants, ou les arrière-petits-enfants des arrière-petits-enfants, pourront vivre une vie plus digne d'un être fait à l'image de Dieu. Il n'y a alors qu'une seule attitude logique et c'est celle du suicide. Et les Juifs qui se sont suicidés à Vienne quand Hitler est entré, ou un Stefan Zweig qui s'est tué en voyant la vague de la haine monter sans arrêt partout dans le monde, sont bien moins res-

ponsables de l'homicide que mes frères dans le Christ qui activement ou passivement contribuent à la montée de la vague de la haine. Quand un homme qui a conscience d'être homme se tue plutôt que de devenir esclave, c'est le traitant d'esclaves qui est le premier responsable du crime et non le suicidé. Et ceux qui pouvant arrêter le traitant d'esclaves se lavent les mains comme Pilate, sont aussi responsables que le traitant d'esclaves.

C'est une tâche trop facile que de juger du haut de la chaire des hommes purs, les pauvres types qui acculés au désespoir ont préféré empoisonner leur corps plutôt que de voir empoisonner lentement leur esprit et l'esprit de leurs enfants. Le crime est là. Dieu jugera. Mais ceux qui ont transformé la vie d'enfants de Dieu en vie de chiens désespérés, eux aussi seront jugés par Dieu.

19.—La dynamique ou conquête de la liberté implique la condamnation de la vie commode. La conception bourgeoise de la vie correspond à une conception statique de la liberté. Selon cette conception, la liberté nous est donnée en naissant ou nous la trouvons dans la constitution de notre pays. Elle est là. Il serait idiot de l'enlever. Il est au moins aussi incompréhensible de lutter pour elle. Puisqu'elle est là, profitons-en. Et si par hasard, il y a des gens à l'autre bout du monde auxquels la liberté n'a pas été donnée comme elle nous a été donnée, rappelons-nous que la «prudence» est une des premières vertus chrétiennes, rappelons-nous qu'il ne faut pas mettre le nez dans les affaires d'autrui, rappelons-nous en tout cas que la «paix», bien suprême de notre pays, exige que nous restions dans une sage et vigilante neutralité. (Au besoin, il est bon aussi de faire appel à Saint Thomas d'Aquin).

Dans les sciences naturelles on prétend que l'organe qui ne s'exerce pas, s'atrophie. Si on n'exerce pas la liberté on s'habitue bien vite à vivre sans elle.

Il faut reconnaître le fait que, pour la grande majorité des habitants des pays dits démocratiques, la suppression des libertés formelles n'introduirait aucun changement dans leur vie. Ils vivent dans un pays où on reconnaît la liberté de religion, mais ils n'en professent aucune. Ils ont théoriquement la liberté de la presse, mais ils n'écrivent pas, et dans les journaux ils ne lisent que les gros titres et les pages comiques. Ils ne lisent jamais de revues ou de livres capables d'aiguiser leur esprit critique. Ils sont

citoyens d'un pays où l'on jouit de la liberté politique et de la liberté d'association, mais toute leur participation à la vie politique du pays consiste à voter une fois tous les 3 ou 4 ans (en suivant surtout des considérations d'égoïsme local) et à critiquer le parlement et les députés.

Si on supprimait la liberté, ces personnes ne s'en apercevraient même pas. Elles diraient comme quelques-uns disent maintenant en France, que le fascisme après tout n'est pas aussi sauvage qu'on le pensait et que les conquérants étrangers sont même très gentils et très généreux. Le singe, dans sa cage, a changé de maître ! Mais il continue à manger toujours derrière ses barreaux. Le changement de maître ne change pas sa vie.

Il n'y a pas de liberté si on ne l'exerce pas. Il n'y a pas de véritable liberté sans conquête de la liberté. Le libéralisme a écrit des libertés sur le papier mais il n'a pas su les faire vivre dans les hommes.

Une démocratie véritable doit éduquer les hommes à vivre librement leur vie d'hommes.

20. — Cette dynamique de la liberté n'est pas seulement une prescription de notre nature qui a besoin de se développer. Elle est quelque chose de plus : elle est un fait historique qui, autant dans le champ personnel que dans le champ social s'est déjà réalisé.

Tous les hommes qui ont subi une conversion dans leur vie, soit qu'elle ait été violente, soit qu'elle ait été lente, témoignent de la plus grande liberté. Cette liberté, ils l'ont acquise en se spiritualisant, en devenant plus maîtres d'eux-mêmes. Au contraire quand l'homme se laisse entraîner par ses mauvaises tendances et perd la maîtrise de soi-même, il se rend compte, expérimentalement, qu'il devient esclave de ses passions ou de ses vices.

Pour ce qui regarde l'expérience de la société, il est un fait que dans les derniers deux mille ans l'humanité a fait des progrès dans le mouvement de la liberté. Aristote, le plus pur représentant de la philosophie grecque, considérait l'esclavage comme très naturel. Aujourd'hui, la seule pensée nous en fait horreur. Il est vrai que peut-être nous avons d'autres esclavages que les Grecs n'ont pas connus, mais il est certain que nous avons une conscience plus développée, plus parfaite, de la liberté, que celle des Grecs. Dans la dynamique de la liberté la société, ou au

moins ce que la conscience sociale considère comme un minimum de liberté, a fait un pas en avant.

Sans retourner jusqu'aux temps antérieurs à l'ère chrétienne, il suffit d'observer la liberté dont jouissaient les mouvements ouvriers, aux Etats-Unis par exemple, avant le New Deal, et celle dont ils jouissent aujourd'hui. Il est évident que l'on a réalisé une conquête et cette conquête est probablement définitive.

Mais aucun de ces pas n'a été franchi sans effort, sans sacrifice. Pour l'abolition de l'esclavage juridique, il a fallu lutter et conquérir. Pour développer le mouvement social aux Etats-Unis, comme en France avant la guerre, et dans d'autres pays, il a fallu lutter et conquérir. On n'a pas trouvé ces libertés dans les textes d'histoire ou dans les constitutions. On les a faites. Pour avancer dans la vie de l'esprit, c'est-à-dire pour être libre, l'homme aussi doit lutter et conquérir. La dynamique de la liberté est un mouvement et pour se mouvoir il faut un effort. Le saint a conquis sa liberté. Et la société humaine dans la mesure où elle avance dans la conscience des libertés nécessaires, a lutté pour ces libertés.

Et cette lutte ne saurait jamais finir. Si quelques pas semblent définitivement acquis, comme la suppression de l'esclavage juridique, l'attrait du mal est toujours présent et de nouvelles formes d'esclavage vont se présenter. On a soutenu — et non sans raison — que le régime du salariat est souvent pire que celui de l'esclavage juridique. Les réactionnaires savent en tirer un bon argument pour le retour à l'esclavage. La seule conclusion humaine que l'on peut en tirer est qu'il faut continuer à lutter contre l'esclavage juridique et contre l'esclavage dissimulé du salariat.

(à suivre)

AUGUSTO-J. DURELLI

Tous droits réservés.

LES ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX

LA PAIX DE COMPROMIS

Il n'est aucunement probable que les mois d'hiver apportent un temps de répit aux armées des nations en guerre. Le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire de Charles-Quint, et la saison défavorable à une campagne dans le Nord de la France, en Moscovie ou en Sibérie, peut se montrer favorable à une campagne en Egypte ou aux Indes. En fait, tout porte à penser que de nouveaux développements militaires sont imminents. Laissons aux experts le soin de spéculer sur leur emplacement, leur volume, leurs chances de succès. Je veux appeler l'attention sur un développement d'une autre nature, non moins certain et non moins imminent, plus gros de possibilités qu'aucune offensive terrestre, navale ou aérienne : nous sommes à la veille d'une grande offensive, politique et surtout morale, en faveur d'une paix de compromis.

Pourquoi faut-il que ce soit précisément en ce moment, en cette fin de l'été 1942, que se dessine une telle imposture ? Cette question du moment choisi a une importance capitale. Si nous parvenons à l'élucider, si nous parvenons à comprendre pourquoi les circonstances présentes sont et seront jugées propices à une entreprise de cette sorte, nous aurons du même coup dévoilé la stratégie psychologique de l'adversaire. Dès lors il appartiendra à notre résolution de rendre l'opération inefficace. Essayons donc de décrire quelques unes des raisons pour lesquelles il est inévitable que nous entendions, aujourd'hui et demain, beaucoup de propos sur la paix de compromis. Que ces propos prennent la forme de déclarations officielles, de démarches diplomatiques, ou conservent celle de rumeurs impersonnelles, cela n'a qu'une importance secondaire. Etant donné que les rumeurs sont souvent plus efficaces que les déclarations franches, il est probable que l'ennemi s'en tiendra à lancer et entretenir des rumeurs, au moins pour quelque temps.



Le jour où cet article paraîtra, nous serons peut-être en mesure d'apprécier la portée des échecs récemment subis par les armées russes. Aujourd'hui, cela n'est pas encore possible. Mais notre incertitude ne concerne que les dimensions de l'événement. Que la campagne d'été se termine par une défaite de la Russie, voilà qui est maintenant un fait acquis. Quoi qu'il en soit des possibilités en réserve, qu'une contre-offensive russe pendant l'automne ou l'hiver soit probable ou non, la victoire allemande ne manquera pas d'être exploitée par les propagandistes de l'ennemi et leurs associés. Prenons-y garde ! la défaite des armées russes va donner un souffle nouveau à la propagande qui identifie, sans toujours en avoir l'air, la lutte contre le communisme à la cause du nazisme.

Lorsque la Russie fut attaquée en juin 1941, nous avons connu une attente presque aussi atroce que celle qui avait suivi l'écrasement des armées françaises un an plus tôt. Les meilleurs connaisseurs des choses russes prévoyaient un anéantissement rapide de l'armée rouge, ouvrant la voie à une exploitation économique de nature à rendre les Nazis invincibles. En sus du désastre militaire, on prévoyait un désastre moral. Redevenus les ennemis mortels du communisme, les Nazis se feraient aisément pardonner l'innocente ruse de guerre commise par eux en août 1939, lorsqu'ils livrèrent aux Soviétiques une partie de la Pologne et les Etats Baltes. Le mythe de la croisade anticommuniste, qui avait si efficacement aidé Hitler à conquérir l'Allemagne et quantité d'autres pays, allait-il lui permettre de consolider ses conquêtes et de les étendre aux dimensions du monde ? Or nous n'avons pas tardé à remarquer que l'action mondiale en faveur de la croisade anticommuniste sous les auspices de la croix antichrétienne n'avait que peu de succès. Le désastre moral escompté par l'ennemi ne se produisait pas. Mais aussi bien le désastre militaire ne se produisait pas non plus : l'armée rouge révélait une force insoupçonnée.

Je veux suggérer qu'il y avait un lien entre l'échec de la croisade morale et l'échec (cuisant, bien que relatif) de l'entreprise militaire. Il y a des croisés qui s'intéressent fort peu au sort des opprimés, mais volent au secours de la force triomphante, surtout quand il ne leur en coûte rien. C'est surtout à ce genre de volontai-

res que s'adresse la croisade universelle pour l'Allemagne nazie représentée comme le soldat de Dieu dans la lutte de la civilisation contre la barbarie soviétique. Les courageux croisés qui se sont tenus à peu près tranquilles tant que la résistance, puis la contre-offensive de l'armée rouge ont étonné le monde, vont s'en donner à cœur joie maintenant que l'armée rouge se trouve, du moins pour un temps, en mauvaise posture.

Au cours des semaines et des mois qui viennent, nous entendrons souvent, prononcés sans aucun risque par des personnalités irresponsables, les slogans bien connus : que les Nazis sont les adversaires les plus efficaces du communisme; que la démocratie libérale conduit au communisme, et qu'elle s'incarne aujourd'hui dans les nations anglo-saxonnes; que la continuation de la lutte, en aggravant la désorganisation universelle, préparerait les voies à un retour offensif du communisme; qu'une victoire des Nations Unies, en provoquant l'effondrement des vertueux régimes adossés à l'Allemagne nazie (Slovaquie, Roumanie, Croatie, Italie, France, etc.), compromettrait pour longtemps l'avènement de l'Ordre Nouveau corporatiste, anti-libéral, hiérarchique, familialiste et... chrétien. Déjà vieilliss, et fort ridicules dès qu'on les extrait de leur habituel accompagnement émotionnel et oratoire, ces slogans n'ont pas perdu leur efficacité. Ils pulluleront et seront efficaces toutes les fois que le prestige de la force, à la manière d'un vent favorable, se chargera de les disséminer. Ils trouvent un terrain favorable dans toutes les âmes touchées par le pharisaïsme. Et c'est ici que le bât nous blesse : nous voudrions que le pharisaïsme fût une disposition rare, car s'il nous fallait reconnaître que c'est une disposition fort répandue, nous craindrions d'en découvrir quelque trace dans nos propres consciences. Mais quel est l'homme sincère qui contesterait que le pharisaïsme soit, comme l'orgueil dont il procède, comme la luxure et le goût du lucre, une disposition quasi-universelle, avec cette intéressante particularité qu'elle fleurit de préférence chez les gens qui ont des prétentions à la culture morale ? Les propagandistes nazis ont un article parfaitement adapté pour chaque catégorie de clients : de la haine crue et du sang pour la pègre, de la haine subtile et de l'orgueil pharisaïque pour les gens à prétentions morales.



Il arrive souvent, dans l'histoire des sociétés, que des événements de direction opposée conspirent à produire le même état d'esprit. Au moment même où l'Allemagne nazie, par ses victoires à l'Est, affirme sa force, une fois de plus, de façon éclatante, ses alliés commencent à douter sérieusement de son aptitude à remporter la victoire finale. Les nouvelles qui nous parviennent de France sont, sous ce rapport, très significatives. Les hommes de Vichy n'ont pas hésité, au lendemain du désastre des armées françaises, à jouer leur sort sur la victoire des Nazis. Ils ne risquaient pas grand'chose. Sensibles aux immenses dangers de la situation présente, sommes-nous capables, aujourd'hui, d'évoquer la situation désespérée de l'été 1940 ? L'Angleterre avait encore une petite armée, mais cette armée n'avait guère d'armements. L'invasion des Iles Britanniques apparaissait alors comme une possibilité imminente : elle devrait marquer le triomphe absolu des Nazis sur l'Europe entière. Les nations du Nouveau Monde, pour défendre tant de points de débarquement dispersés sur leurs côtes immenses, ne disposaient que de flottes insuffisantes et d'armées dérisoires. En misant sur la victoire nazie, les hommes de Vichy jouaient un jeu de tout repos.

Aujourd'hui, on doit dire qu'ils jouent plus que jamais le même jeu, puisque leur collaboration avec l'ennemi est plus complète que jamais, et que plus que jamais ils s'incorporent vitalement à l'"Ordre Nouveau" en imitant, sur une échelle tous les jours plus grande, les atrocités dont les Nazis furent les initiateurs. Mais ce n'est plus du même cœur qu'ils jouent leur jeu. La frénésie grandissante de leur activité de traîtres correspond à une inquiétude grandissante. Ils croient sans doute encore à la victoire finale des Nazis, considérée comme l'hypothèse la plus probable. Mais dans cette croyance ils ne se sentent pas soutenus par la conviction populaire. Sous la pression du sentiment populaire, ils voient grandir l'hypothèse contraire, celle de la victoire des Nations Unies, et ils savent fort bien ce que cette hypothèse signifie pour eux : le poteau d'exécution, ou quelque procédure plus expéditive. Alors, dans la crainte que la première hypothèse ne soit pas suffisamment assurée, ils en suggèrent une troisième : la paix de compromis.

Ce que serait cette paix est fort aisé à concevoir. Après avoir bien mérité de la civilisation occidentale et de la culture classique en repoussant la barbarie moscovite jusqu'à la Volga, l'Alle-

magne nazie se verrait reconnaître le droit et assigner la fonction d'organiser l'Europe.

Aux peuples conquis seraient prodiguées les promesses d'autonomie — une autonomie dont la Slovaquie de Tizo, la Croatie de l'assassin Pavlévitch, la France de Pétain fournissent d'intéressants échantillons. Aux prisonniers de guerre on promettrait le retour au foyer dès que la reconstruction de l'Europe permettrait de se passer de leurs forces-travail. Des Polonais et des Tchèques on ne parlerait guère. Des Juifs on ne parlerait pas du tout. L'Angleterre conserverait son Empire solennellement garanti à la manière dont le furent les nouvelles frontières de la Tchéco-Slovaquie à Munich, et les Etats-Unis se verraient accorder une liberté complète de s'expliquer avec le Japon.

Beaucoup de lecteurs seront sans doute tentés de penser que je simplifie le tableau à l'excès, et qu'une *paix de compromis* qui conserverait si exactement l'essentiel de l'horreur actuelle n'aurait aucune chance d'être prise au sérieux par personne. Détrompons-nous : le prestige des mots, aujourd'hui comme au temps de Munich, reste souverain aux yeux d'innombrables naïfs qui ne se sont jamais demandé comment la paix doit être définie. Quelques années d'expériences aveuglantes n'ont pas suffi à faire comprendre à tout le monde qu'un état de choses qui, en raison de certaines formes juridiques, se donne le nom de paix, peut fort bien être aussi meurtrier, ou incomparablement plus meurtrier, qu'un état de choses auquel chacun donne le nom de guerre. Citons quelques exemples, qui devraient être présents à toutes les mémoires.

Quand, au printemps 1936, aussitôt après la prise d'Addis Abbaba, Mussolini déclara que la paix était revenue, il fut pris très au sérieux. On se doutait bien cependant que quelques exterminations allaient suivre. Nous saurons peut-être un jour quel a été le volume de ces exterminations. Nous ne serons nullement surpris si nous apprenons alors que quelques mois de paix fasciste en Ethiopie ont tué plus d'hommes que la guerre italo-éthiopienne n'en a tué. Se rappelle-t-on aussi que dans la guerre civile d'Espagne la grande majorité des victimes (un million trois cent mille en tout) n'ont pas trouvé la mort sur les champs de bataille, mais à l'arrière, dans de grands massacres de gens désarmés ? On ne se bat plus en Grèce, ou l'on ne s'y bat que sur une très petite échelle : mais des centaines de personnes meurent chaque jour, de

faim. Les bombes anglaises ont sans doute tué, en Allemagne, quelques milliers de personnes : mais il est généralement admis qu'environ deux cent mille aliénés, incurables, vieillards improductifs, ont été discrètement éliminés de l'existence par les maîtres de l'Allemagne. Exterminations violentes, exterminations lentes, exterminations discrètes continueraient après la signature d'une paix de compromis, et selon toute probabilité ne feraient qu'embellir, puisque l'exterminateur serait le maître incontesté de la situation. Mais on en parlerait moins qu'on ne parle aujourd'hui des batailles et des bombardements. Ainsi quelques millions d'égoïstes à travers le monde pourraient reprendre, au moins pour quelque temps, une vie normale, sans se sentir trop troublés par la lecture de leur journal quotidien.



A vrai dire, il n'est aucunement à craindre que la propagande en faveur d'une paix de compromis réussisse, dans un avenir prochain, à provoquer la rencontre, autour d'un tapis vert, des représentants de l'Axe et des Nations Unies. Ce qui est au contraire possible, et suffisamment redoutable, c'est qu'une telle propagande n'affaiblisse les Nations Unies dans l'effort gigantesque qui reste à fournir pour assurer la victoire. Or, nous en sommes encore au point où tout affaiblissement de notre effort, — que dis-je ? tout échec dans l'indispensable tâche d'accroître notre effort jusqu'au maximum de ses possibilités quotidiennes, peut rendre la défaite certaine. Voilà ce que les propagandistes de la paix de compromis savent fort bien. Mais il va de soi qu'ils ne le diront pas.

Afin d'anéantir les effets de leur propagande, et de réaliser la tension maxima des énergies combattantes, il semble que l'on veuille recourir à la mobilisation des haines. Beaucoup de voix nous recommandent de haïr non seulement le nazisme, le fascisme et leurs variétés japonaises, mais les Nazis, les Fascistes, les militaristes japonais. On va plus loin : on propose à notre haine le peuple allemand, le peuple japonais. (Le peuple italien est ordinairement épargné par ces appels à la haine : demander pourquoi serait sans doute indiscret.) Le chrétien doit être le premier à haïr l'erreur et le mal. Mais toutes les fois qu'il sera question de haïr des personnes (ces personnes fussent-elles des

communistes) il répondra par un refus. N'insistons pas sur ce point, qui ne saurait donner lieu au moindre désaccord.

Reste à savoir si dans un conflit où l'un des adversaires dispose de toutes les ressources psychologiques d'une haine que rien ne tempère, l'homme sans autre haine que celle de l'erreur et du mal doit fatalement, ainsi que tant de gens le pensent, se trouver psychologiquement désarmé. On reconnaît ici un exemple des illusions, soigneusement entretenues par une certaine morale puriste, qui tendent à faire croire aux âmes simples, et surtout à la jeunesse, que les dures exigences de la vie temporelle sont incompatibles avec les demandes élevées de la moralité chrétienne. Le résultat de ces illusions sophistiques ? Sommés de choisir entre les vertus chrétiennes et les devoirs de l'action temporelle, les âmes insuffisamment conscientes de la réalité morale authentique décident ou bien de renoncer aux devoirs temporels les plus difficiles, et l'on a des *objecteurs de conscience*, ou bien de jeter par dessus bord les vertus chrétiennes, et avant tout cette charité qui oblige, en temps de guerre comme en temps de paix, à aimer chacun des hommes comme soi-même.

Mais cette option sophistique ne paraît inéluctable que par l'effet de l'égoïsme. A qui s'adresse la propagande en faveur de la paix de compromis ? Est-ce à des cœurs débordant de générosité ? Quelles seront ses dupes et ses instruments ? Croyez-vous que ce seront les âmes ardentes, dévorées par l'esprit de sacrifice et par la volonté de servir les hommes ? Ces âmes-là n'ont pas besoin d'être protégées par la haine contre les séductions de l'hypocrisie. Elles sont déjà engagées dans la lutte, avec une ferveur qui ne se détendra pas. Les séductions humanitaires de la paix de compromis n'intéressent que les égoïstes, qui rêvent de reprendre la poursuite tranquille de leur bonheur quotidien — et de leur salut ? — dans un monde où l'iniquité et la souffrance ne seraient plus l'objet de publicités indiscretes. Que nous parle-t-on de haïr ? Pour enflammer notre résolution, il suffit d'aimer — d'aimer ces millions d'innocents torturés dont la paix de compromis scellerait à jamais l'épouvantable destin.

YVES-R. SIMON

NOTRE-DAME DES NEIGES¹ par le R. P. Gustave
Lamarche

Cela est à la fois cyclique, touffu et informe. On ne sait par quel bout le prendre. La dédicace nous apprend que les Sœurs Grises et les Oblats, enfants sublimes, ont planté les pieds de la benoîte vierge (sic) dans les glaces boréales. Elle porte également le nom de l'Abbé Groulx, de plusieurs communautés religieuses et de maintes personnes, dont G. G. et C. N. Comme on le voit, dès les premières pages, des prodiges nouveaux troublent et embarrassent le lecteur qui se voit plongé en plein symbolisme et, pour tout dire, en plein mystère.

Le premier décor est un glacier avec totem au centre. On pourrait ergoter sur le totem qui n'est nullement lié à la vie religieuse des Esquimaux mais bien à celle des Indiens de la côte du Pacifique, mais tel n'est point notre propos. Habituellement, revenant d'une pièce ou d'un jeu, on dira : il s'agit d'un mari trompé qui tue l'infidèle, ou bien l'auteur nous a montré l'arrivée du printemps sous forme de chœurs dialogués ou que sais-je encore de vingt intrigues différentes. Mais ici, au fur et à mesure qu'on tourne les pages, on sait de moins en moins à quoi s'en tenir ou à qui s'en prendre. Ce n'est pas que l'action manque, au contraire elle grouille littéralement en cris, batailles, craquements de glacier, apparitions, renversements du totem, etc. C'est le jeu qui, au lieu de se serrer, de se coordonner, de se canaliser, se perd dans des marécages d'un incompréhensible symbolisme où l'incohérent le dispute au bouffon.

Le texte est bourré d'explications de mise-en-scène. On demande généralement à ces détails indispensables d'être clairs et précis : elle se lève, fait quelques pas, puis s'arrête songeuse... Ou bien, ils décriront une mimique en l'illustrant d'une comparaison familière : elle grimace comme quelqu'un qui vient d'avaler une chenille, etc. Mais voyez ce que fait le Père Lamarche : dans l'introduction, le grand chœur revient à l'*attitude neutre*, pendant que *le cor introduit le thème de la maison* (p. 1); ailleurs, deux Esquimaux s'occupent à dépecer un phoque, en silence, pendant que les *instruments poursuivent l'air de désolation* (p. 5); dans une autre scène, subit, grand *craquement indéfini* du glacier; les INUES (l'auteur nous avertit une fois pour toutes au début de prononcer *inoués* : renseignement loin d'être superflu) s'immobilisent tous ensemble dans un *geste de stupeur feinte* (p. 11); dans la même scène, ils s'exclament dans un éclat de rire général : a-ou,

(1) Editions Bernard Valiquette, Montréal.

a-ï, a-ô.....o (très prolongé avec mimiques). Ailleurs, les mêmes s'écrient : «Vive l'Empire», ce qui est inquiétant.

Voici une scène touchante :

PABIAN, eriant vers IMANEK :

Imanek !

IMANEK, s'élançant d'un bond jusqu'à lui :

Pabian !

(Ils se serrent l'un contre l'autre comme deux *enfants devant la mort*).

Un peu plus loin, un savant anglais ajuste compas et astrolabes pour constater que le glacier se meut «north-south». Le Père Lamarche prévoit le jeu de scène suivant :

LE DOCTEUR, avec un geste de n'en plus pouvoir pendant que le glacier va de mieux en mieux :

My God !

Admirez cette description de servante :

(Entre COQUILLE, énorme, adipeuse et pleine de soupe; elle en bave presque; elle est souriante et sulfatée. Elle porte de la lingerie de mobilier).

Inutile de vous rapporter le dialogue de l'intendant et de la servante : il sent littéralement la soupe.

On pourrait allonger indéfiniment cet article. Toutes les citations n'éclaireraient qu'un point : *Notre-Dame-des-Neiges* est peut-être une grande chose, en tout cas, une chose grandement manquée. Ce ne sont que des situations et sentiments extrêmes, dialogue abracadabrant inspiré tantôt du folklore esquimau, relevant parfois de la fumisterie pure, au dessus du temps et de l'histoire bien que mêlé d'argot et de mots anglais. Les vers n'obéissent à aucun rythme intérieur. C'est de la prose découpée, vulgaire par endroit. Voici comment parle le monstre OTCHOPE :

Tout beau !

D'autres auront leur tour !

La maremme du crapaud,

La corne du taureau,

Le bâfre du pourceau,

Et tous les péchés capitaux

.....

En attendant, viens-t'en te battre.

Si tu gagnes, je te donnerai pour ton saoul

Les deux cuisses de mon hibou ! (p. 113)

Voici pour finir une scène bien caractéristique (Tableau VII, scène II) :

LES TROLLES démesurés et LES TORNITS nains envahissent simultanément la scène, les premiers par le fond, les seconds par l'ouverture de dessous la scène)

LES TROLLES, s'avancent penchés vers l'îlot de glace (ils chantent) :

Etranger, homme sans feu !

EDWARDS, comme dans un cauchemar :

Oh !

LES TORNITS, gravissant les marches de la scène :

Que viens-tu faire aujourd'hui

Parmi les peuples de la nuit ?

EDWARDS :

O Diou !

LES TROLLES, se rapprochant encore, menaçant du bras levé :

Tir t'en viens chercher à manger ?

LES TORNITS, avec un jeu de menace analogue :

Il n'y a pas de renne, en cette saison,

Autour de la maison !

Hi hi hi hi hi hi hi hi.

EDWARDS :

Oh ! il faudrait le Cygne blanc !

LES TROLLES :

Ah ! ah ! tu tomberas !

Tu tomberas sur mon rocher,

Avant de trouver à manger !

(Ils avancent les mains en cercle tout près de lui comme pour le prendre)

LES TORNITS, se pinçant les cuisses :

Mange un peu la chair de tes cuisses,

Tu guériras de ta jaunisse !

(Ils font le tour et sautent sur les épaules des TROLLES)

(108-109 pp.)

Des scènes comme celle-ci font vite oublier les magnifiques moments dramatiques qu'on peut trouver à plusieurs endroits de ce long jeu. Nul doute que la représentation, si elle est possible, ferait apparaître des choses que la lecture ne livre pas. Aussi bien, nous ne contestons nullement le talent dramatique du P. Gustave Lamarche. Nous lui reprochons tout simplement de donner dans le fatras inutilement et faussement symbolique. L'art vit de symboles, nul n'en doute. Encore faut-il que ce symbole soit perceptible, que la comparaison soit établie entre la chose à exprimer et une autre *préalablement connue*. Un spectateur de *Notre-Dame-des-Neiges* n'emportera pas avec lui, à la représentation, un traité sur la mythologie esquimaude.

La dernière page de l'œuvre du Père Lamarche nous révèle que sa pièce a été écrite de janvier 1935 à avril 1942. A preuve que Boileau n'a pas toujours raison.

MARCEL RAYMOND.

LA PURETÉ DANS L'ART¹ par Wallace Fowlie

Il est infiniment honorable pour M. Wallace Fowlie qu'on puisse lui dire que ses essais nous rappellent parfois ceux de Charles du Bos. Comme le grand critique français, le jeune essayiste américain tente de presser l'essentiel, de dire le dernier mot sur un artiste ou un problème : que ce soit à propos du *Cantique des cantiques*, de Mallarmé, d'Eliot, de Gide ou du roman, M. Fowlie apporte toujours des réflexions très profondes sur le sens de la vie et de la création artistique. Ce jeune essayiste américain connaît les lettres françaises de Racine à Zola, de Flaubert à Giraudoux, de Mallarmé à Proust, de Rimbaud à Gide et de l'abbé Prévost à Claudel. Sa connaissance des autres littératures lui permet des rapprochements intéressants : il utilise surtout Dante, Joyce, saint Augustin, Plotin et saint Jean de la Croix. M. Fowlie pourrait bien être un des successeurs de ces grands critiques universels qu'ont été ou sont encore du Bos et Weidlé.

M. Fowlie a tenté de trouver ce qu'avaient de *pur* — au point de vue artistique — certaines grandes œuvres, notamment celles de Mallarmé et de Gide. Il projette sur les œuvres inquiétantes de l'un et de l'autre des lumières qui souvent nous révèlent des aspects peu connus ou mal approfondis. Si les essais de M. Fowlie sur Mallarmé étaient composés dans une structure mieux articulée, ils pourraient bien être à peu près ce qu'on aurait écrit de mieux sur le poète d'*Hérodiade*. Tels qu'ils sont ces essais nous font pénétrer souvent fort loin dans le secret du chant.

« Le chant de l'homme est la création qui atteste son ravissement devant l'Eternité. Il le compose aux heures où il sort d'une paix partielle (comme d'une nuit de paix) pour thésauriser l'arome d'une merveilleuse certitude. C'est la création par laquelle on peut entendre le remuement de toute création ». Le chant véritablement humain est en effet celui de l'octave entier de la création, comme dit Claudel, depuis le moindre brin d'herbe jusqu'à l'ange le plus sublime. Mais l'homme restera toujours impuissant à tout exprimer et c'est pourquoi toute œuvre d'art représente à la fois une réussite et un échec. C'est son paradoxe. Comme le dit M. Fowlie, le poème déroule sa vie non « dans la Beauté mais devant Elle ». Un poète hyperconscient comme Mallarmé désire sans cesse créer et redoute simultanément le produit de cette création. C'est pourquoi Mallarmé est en quelque sorte le poète de l'absence :

Aboli bibelot d'inanité sonore.

Tout vrai poète a le sens du mystère et de l'Absolu et sait qu'il ne lui est pas possible de transcrire explicitement toute la beauté

(1) Editions de l'Arbre, Montréal.

entrevue. De cette conscience de l'impuissance du verbe naissent l'hyperbole et la métaphore, qui sont des tentatives de suppléance, et la fabulation: M. Fowlie insite beaucoup sur les masques de la réalité dont l'art veut s'attifer. Tous ces problèmes de la création artistique sont abordés avec maîtrise dans les essais sur Mallarmé et Gide notamment; quant au problème si important du rôle du temps dans la connaissance poétique, M. Fowlie l'aborde dans son essai sur Eliot, où il montre comment le poète tente de travailler en dehors du temps, mais ne peut parvenir à le transcender complètement.

Dans ses trois commentaires sur la prose, le jeune critique apporte des réflexions justes et profondes sur le roman français et surtout sur Gide. Son exégèse de *l'Immoraliste* est des plus lumineuses, tandis que le premier essai — *Gide et le problème de la pureté dans l'art* — était plus faible. Mais lorsqu'il traite ensuite des analogies entre la morale et l'art, le jeune penseur américain sait renouveler le problème. Ces pages sur le paradoxe vivant qu'est André Gide, l'artiste parfait, sont d'une profondeur à laquelle peu de critiques atteignent.

Sans être complètes, ses pages sur le roman français mettent en lumière certains aspects de l'art de Zola, de Giraudoux et de l'abbé Prévost, en même temps qu'ils touchent à certains problèmes de la vie humaine. Dans le livre entier — il ne faudrait pas oublier les belles pages de journal — on trouve des réflexions qui révèlent un penseur personnel et grave qui, connaissant bien les lettres, sait donc nous donner sur l'art des points de vue profondément humains. M. Fowlie avait donc le droit de nous parler même du *Cantique des cantiques*. « c'est-à-dire celui qui est le plus beau de tous ».

GUY SYLVESTRE

SOUS LES PLATANES DE COS¹ par le Dr Antonio Barbeau

Je présente ce volume aux lecteurs surtout pour deux chapitres : a) *La Place d'une Technique eugénique en Biologie humaine. La Stérilisation des Inaptes*, et b) *L'Enfant et la Criminologie*; les autres : *Le Médecin* — qui dénote chez l'auteur une largeur d'esprit et de vue scientifique, humaine et religieuse qu'on souhaite rencontrer chez tous les médecins (tel n'est pas le cas, hélas!); — *Evolution de la neurologie moderne* — leçon inaugurale à la chaire de neurologie de l'Université de Montréal (1940), trop courte, qui nous laisse le regret de n'avoir pas été haussée à

(1) Editions Bernard Valiquette, Montréal.

l'amplitude d'un volume; — *Evolution de la Médecine canadienne-française* et enfin *Les fous que j'aime* brève étude qui ne manque certes pas d'intérêt.

La Stérilisation des Inaptes est d'emblée le chapitre maître du volume. L'auteur juge de l'eugénisme au strict point de vue scientifique, sur le plan empiriologique. Ce n'est pas une contribution nouvelle pour la science, mais une synthèse épistémologique très élaborée (comme en témoignent les 187 sources de la bibliographie). L'eugénisme est né de deux constatations. Premièrement : « augmentation de l'aliénation mentale et de la criminalité depuis le début du siècle (XX) », et comme conséquences les sommes fabuleuses dépensées par l'Etat chaque année pour l'entretien des maisons de santé et de détention qui sont en fin de compte une charge pour le contribuable; enfin et surtout les dangers que présentent les inadaptés en liberté pour la société. Deuxièmement : les observations faites sur les désordres psychiatriques, les maladies nerveuses et les prédispositions psychopathologiques en relation avec l'hérédité. Il semble bien établi aujourd'hui que ces troubles obéissent aux lois de l'hérédité. L'hérédité n'est cependant pas seule en cause dans le développement des cas d'aliénation ou de criminalité; il ne faut jamais oublier l'action du milieu qui a le pouvoir d'actualiser ou d'annihiler ou tout au moins de modifier des caractères qui ne sont qu'initiaux par les gènes. On voit bien cependant que le fond est toujours héréditaire.

Devant ces faits réellement troublants, certains législateurs n'ont pas hésité. Des lois eugéniques sont apparues ici et là, aux Etats-Unis, en Allemagne, au Canada (2 provinces), etc. C'est justement ces législations prématurées ordonnant la stérilisation des inaptes qui méritent une sévère critique. La science, malgré ses immenses progrès, n'en sait pas encore suffisamment pour appuyer et assumer les responsabilités de telles législations. (Les critiques de droit, de philosophie, de théologie et d'éthique désapprouvent ces législations également mais pour des raisons d'un autre ordre). L'eugénisme comme loi est désapprouvé par la science pour deux principales raisons : a) l'état actuel de nos connaissances encore trop rudimentaires sur les maladies mentales et leurs relations étroites avec l'hérédité et les influences du milieu; b) l'impossibilité de réussir : « Le Dr C. L. Huskins, génétiste averti, a calculé qu'à supposer la stérilisation actuelle de tous les débiles mentaux, la proportion de ces individus par rapport à la population ne serait diminuée dans une génération que de 4 % et que, pour arriver à un pourcentage de 20, il faudrait plusieurs siècles. Enfin, après un nombre indéfini de stérilisation au cours des générations qui se succèdent, on ne pourrait jamais espérer une réduction supérieure à 50 % ».

Il n'en reste pas moins que pour le médecin cette technique est très précieuse et peut servir à donner des conseils salutaires à de futurs époux, et éviter ainsi des catastrophes déplorables.

L'Enfant et la Criminologie est un autre sujet social à la mode,

sujet étroitement lié à l'éducation familiale, à la psychologie expérimentale, aux influences du milieu et à la génétique. Le Dr Barbeau nous présente successivement ici l'enfant comme témoin, comme victime et comme délinquant.

Comme témoin, l'enfant doit être systématiquement écarté des tribunaux pour une raison psychologique fondamentale qui dément en un certain sens le vieux proverbe : la vérité sort de la bouche des enfants. L'enfant est un mythomane. « Le plan sur lequel se déroule sa vie intellectuelle et affective n'est pas celui de la réalité, mais celui du rêve » plus exactement celui du mythe. « L'enfant est un songe qui joue, qui marche et qui respire. Son imagination est le soleil *'sans quoi les choses ne seraient que ce qu'elles sont'* ». On comprend ainsi que le témoignage d'un enfant est non pas la vérité mais la vision enfantine.

Victime, l'enfant l'est certes très souvent mais le magistrat doit toujours compter avec le principe énoncé ci-haut.

L'enfant délinquant, à cause de son état psychique particulier, doit subir un traitement spécial. Le Dr Barbeau nous donne ici une description du fonctionnement des tribunaux pour enfants et des principes psychologiques qui régissent ces organisations.

Enfin il nous est offert une étude nourrie sur les causes de la délinquance et de la criminologie appliquées spécialement à l'enfance.

Il y a dans ce chapitre un grand nombre de constatations, de considérations, de données expérimentales qui constituent un excellent guide pour les parents inquiets par certaines manifestations de leurs enfants; non pas certes que la seule lecture de ce chapitre les dispensera en bien des cas de recourir au médecin ou autres compétences, mais elle leur indiquera le chemin qui les conduira à la porte de celui qui est vraiment apte à leur venir en aide dans leur difficile tâche d'éducation.

AURAY BLAIN

JOIES ET TRISTESSES DE LA MAISON¹ par le Rév. Père Albert Brossard, s. j.

L'état pathologique de notre civilisation a fait couler beaucoup d'encre; ce fut et c'est encore le thème de bien des écrivains, sociologues, savants, religieux, etc. Tous s'accordent sur la nécessité de rebâtir notre univers. S'il y a, en reconstruisant cet univers, des données nouvelles à apporter, à ajouter à nos connaissances actuelles, il y a aussi des valeurs existantes qu'il conviendrait de revaloriser. Et s'il est une valeur déchue aujourd'hui dans la société moderne — même chez les catholiques — c'est bien la

(1) Editions de l'Arbre, Montréal.

notion de la famille, la véritable prise de conscience du rôle essentiel de la famille : religieux, éthique et social. Jacques Maritain dans *Humanisme Intégral* (livre qui est un plan de la Cité nouvelle) notait très justement que : « la famille du type que l'on peut appeler *bourgeois*, j'entends par là fondée uniquement ou principalement sur l'association matérielle d'intérêts économiques périssables, est comme la caricature et la dérision, à proprement parler le cadavre de la famille *chrétienne*, essentiellement fondée sur l'union avant tout spirituelle et sacramentelle de deux personnes engendrant pour une destinée éternelle d'autres êtres vivants doués d'une âme impérissable ». « C'est un héritage du Seigneur que les enfants » (Ps. 26). On notera qu'ici nous ne sommes pas sur le plan scientifique ou physiologique mais bien sur le plan religieux; c'est dans ce sens qu'il convient d'entendre la phrase du psalmiste.

Recevoir l'héritage du Seigneur, éduquer ces héritiers : telle apparaît la double tâche des chefs de la famille. « Regale sacerdotum ! » — c'est un sacerdoce royal — proclamait saint Pierre avec enthousiasme. Et le Père Brossard de continuer, « conduire un enfant à sa stature d'homme, préparer cet homme aux magnifiques desseins de son existence sur terre et de son éternel bonheur »... « être en un mot père d'un petit à nous, qui dort dans notre maison, dans les bras de notre femme, c'est là peut-être la plus haute volupté humaine concédée à qui, dans le limon de sa chair, possède une âme » (cette dernière citation est de Giovanni Papini). Claudel disait : « Maintenant, entre moi et les hommes, il y a ceci de changé que je suis le père de l'un d'entre eux ». « Il y a ceci de changé !... Changement d'une âme qui prend soudain conscience, devant un enfant qui sera demain un homme, des splendides, fortifiantes et religieuses responsabilités de sa mission nouvelle »; « ... découvrir tout son enfant, toute l'âme humaine et immortelle de son enfant », la découvrir « telle qu'elle est, telle qu'elle sera, marquée pour la vie et pour l'éternité des vertus ou des vices, des pensées et des sentiments, des attraits et des goûts, des habitudes de force ou de faiblesse qu'on lui aura légués ou qu'on lui aura laissé prendre »; « ... bâtir une intelligence bâtir une volonté, bâtir une foi, bâtir une piété dans une âme d'enfant, c'est bâtir le bonheur et le succès de sa vie, c'est bâtir surtout son éternelle félicité ». « ... Votre enfant vous regarde, il vous écoute, il vous aime. A vous regarder, à vous entendre, à regarder et à entendre ce qui se passe, ce qui se dit, TOUT ce qui se voit dans votre maison et tout ce qu'il découvre, à votre insu, de votre âme, il saura bientôt ce que vous aimez, ce que vous admirez, ce que vous respectez le plus ici-bas. Il saura bientôt ce qu'il devra lui-même mettre et garder précieusement en son cœur, pour avoir un jour un cœur comme le vôtre, à la mesure riche et généreuse du vôtre... » « Reflets de votre âme, sur l'âme de votre enfant, reflets de votre pensée sur sa pensée, reflets de votre cœur sur son cœur : c'est à vous, pères et mères, que vos

filis et vos filles devront demain toute leur gloire humaine, la noblesse sainte et généreuse de leur vie ici-bas, et leur gloire d'élus dans leur éternité ».

La famille, tâche d'éternité, tâche d'éducation, foyer où peuvent s'élaborer les plus grands saints comme les pires criminels. Les époux : les responsables que cette double tâche oblige à tant de savoir, à tant de sagesse. Le présent volume, n'est pas un traité de psychologie infantile, mais bien une merveilleuse petite synthèse de la doctrine du Christ concernant la Maison, écrit avec ce même immense amour, cette même ineffable douceur, cette même apaisante bonté dont usait le Maître lorsqu'il appelait à Lui les petits enfants.

Les époux trouveront dans *Joies et Tristesses de la Maison* les réflexions nécessaires pour une parfaite compréhension et réussite de leur tâche familiale; pensées consolatrices aux heures de tristesse, et aux heures de félicité, d'autres pensées qui leur feront saisir profondément l'essence même des bonheurs dont le ciel les aura comblés. J'engage aussi pour ces mêmes raisons, pour la première surtout, les « promis » à user de ce livre afin d'entrer, pleinement conscients de la sublimité et des devoirs de la tâche, dans ce « sacerdoce royal ! ».

AURAY BLAIN

LES GUERRES MODERNES ET LA PENSÉE CATHOLIQUE¹, par *Don Luigi Sturzo*

Un livre riche de renseignements politiques, sociaux, économiques et religieux sur la guerre, écrit par une autorité dont la compétence est aujourd'hui universellement reconnue. Remercions immédiatement les éditeurs d'avoir placé au début du volume, pour le profit du lecteur, une très intéressante autobiographie de Don Sturzo, qui ajoute à la confiance de celui-là vis-à-vis de l'œuvre. Don Luigi Sturzo traite de politico-sociologie d'une façon tout à fait scientifique avec une mentalité de philosophe. Les détails fourmillent. Les questions soulevées sont envisagées sous différents aspects, retournées, analysées; aussi ce volume, si dans l'ensemble on en peut extraire une synthèse, est-il avant tout une analyse, mais quelle analyse ! Les catholiques y trouveront des mises au point, des questions d'éthique, etc. qui certainement rectifieront les jugements, les vues de plusieurs avec de réels avantages; les non-catholiques y trouveront des explications à certaines attitudes de la pensée et de l'agir catholiques qui, si on n'a pas une connaissance suffisante du catholicisme, peuvent paraître de prime abord contradictoires et dérisoires.

(1) Editions de l'Arbre, Montréal.

Il faut lire attentivement dans *Les Guerres modernes et la Pensée catholique* l'analyse des caractères propres aux guerres modernes, de leur genèse; il faut suivre le développement des idées de Don Sturzo sur la légitimité de la guerre, sur la Société des Nations jusqu'au jugement qu'il porte sur sa faillite (il a déjà traité longuement le sujet dans d'autres volumes). Don Sturzo analyse aussi les régimes politiques actuels, surtout ceux qui s'affrontent aujourd'hui dans la plus terrible lutte dont la face de la terre ait été témoin : la dictature et la démocratie. Il trace les caractères des deux régimes tels qu'ils existent présentement et tels qu'ils devraient exister théoriquement — c'est ainsi que Don Sturzo affirme que la véritable démocratie n'a jamais existé. Il discute les problèmes éthiques que soulève pour le catholique le régime dictatorial. Il nous montre l'interaction des différents gouvernements, des différents régimes européens, avec leurs ambitions respectives et les caractères ethniques inhérents aux races que régissent ces mêmes gouvernements.

On trouvera dans ce même volume l'explication de l'attitude des clergés catholiques des différents pays belligérants, de l'attitude du Saint-Siège. L'auteur soulève aussi nombre de problèmes : problèmes des individus vis-à-vis de l'autorité civile, vis-à-vis de la morale chrétienne; problèmes des dirigeants, des devoirs de ceux-ci à l'égard de leurs subalternes. Quelle doit être l'attitude d'un catholique en face des ordres d'un gouvernement dictatorial athée dont la philosophie et l'agir viennent souvent en contradiction avec la doctrine catholique ? Jusqu'à quelle limite est-il permis à un catholique de coopérer avec un régime dictatorial comme celui de l'Allemagne, de l'Italie ou de la Russie ? Tout le problème politique et éthique de la liberté est ainsi analysé.

Don Sturzo met aussi le doigt sur un des grands maux de notre civilisation. Il déplore et se demande pourquoi dans notre civilisation si évoluée à certains égards, — qu'on s'accorde à qualifier de plus parfaite de l'histoire humaine, — les peuples qui sont supposés être les meilleurs représentants de cette civilisation ne peuvent pas régler pacifiquement leurs différents et sont obligés de recourir à l'arme la moins civilisée, la moins humaine, la plus barbare, la guerre moderne. Et Don Sturzo recherche les causes de cette guerre perpétuelle, et définit les conditions qui relègueraient définitivement dans l'ombre le jeu de Mars. C'est à propos de ces conditions, particulièrement celles qui permettraient le passage du régime de la force au régime du droit, que George Glasgow écrivait : « Y a-t-il besoin de souligner que le commencement du salut politique, il faut le rechercher dans le Christ ? »

Don Sturzo, professeur de philosophie, ne néglige assurément pas la part que les philosophies jouent dans les domaines politique et social. Les philosophies sont des principes d'action car si un individu ou une société adoptent une philosophie vers

laquelle ils sont inclinés, ils agiront nécessairement suivant les normes du système de pensée ainsi accepté. Pourquoi ? Parce que, comme le faisait remarquer Jacques Maritain dans *Quatre essais sur l'Esprit*, ce qui différencie les hommes d'aujourd'hui des primitifs, c'est que l'âme de ces derniers était plongée dans l'état mythique (analogiquement à celle des enfants), donc conditionnée par l'imagination, tandis que l'âme des hommes modernes est dans l'état logique, donc conditionnée par l'intelligence. Or la philosophie, de par son objet même, est ce qui attire le plus l'intelligence et qui la force, une fois adoptée, à demeurer logique avec elle-même. Et Don Sturzo traduit ceci en ces termes : « Ils ne voient pas que sous les intérêts économiques sont cachés les intérêts politiques et que sous ceux-ci nous découvrirons des valeurs morales et religieuses ».

Les Guerres modernes et la Pensée catholique est une œuvre forte, produite par une âme d'envergure rare, et qui met singulièrement en lumière la force et l'universalité du christianisme et sa puissance à résoudre dans la liberté, la paix, la charité, la justice et le droit les problèmes des hommes, à condition toutefois que ceux-ci le veuillent bien.

AURAY BLAIN

LA VIE MERVEILLEUSE DE SARAH BERNHARDT par *Louis Verneuil* ⁽¹⁾

C'est la vie artistique, sentimentale, familière de la grande artiste, pieusement racontée par Louis Verneuil, parfois magnifiée par ses soins. Pour pénétrer dans cet univers faux du théâtre, il fallait un homme du métier. Verneuil était tout trouvé, ayant, de plus, épousé la petite fille de Sarah et joué un rôle dans la vie de l'actrice en la ramenant à la scène après l'amputation de sa jambe. Il lui fit jouer *Daniel*, *Athalie*. Dans cette dernière pièce, Sarah faisait son entrée sur une chaise à porteurs, ce qui convenait bien à une reine aussi solennelle qu'Athalie et à une actrice qui ne pouvait plus marcher gracieusement sur la scène.

Louis Verneuil nous relate scrupuleusement toutes les étapes de la vie mouvementée de Sarah, ses tournées, ses amours. C'est un livre qui plaira à tous ceux qui aiment le théâtre, puisqu'il raconte la vie d'une femme qui s'y est donnée complètement.

M. R.

(1) *Editions Variétés, Montréal.*

Les plus beaux textes

VIGNY

présentés par Fernand Baldensperger
de l'Université de Californie

MOLIERE

présentés par Georges Raeders
directeur du lycée franco-brésilien de Sao Paulo

inaugureront sous peu
la collection des

Classiques de l'Arbre

dirigée par le professeur Auguste Viatte

•
L'édition de format bibliothèque se compose de volumes de 250 à 300 pages sur beau papier. Chaque volume comportera une introduction biographique et littéraire ainsi que des textes annotés. Les textes publiés ne seront pas des fragments mais des œuvres complètes.

•
Suivront

LES ROMANCIERS RÉGIONALISTES, par Pierre Brodin, directeur du Lycée français de New-York

RABELAIS, par Auguste Viatte, de l'Université Laval, Québec

LA FONTAINE, par René de Messières, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes de New-York

RACINE, par A. F. B. Clark, professeur à l'Université de Colombie britannique

VOLTAIRE, par Fernand Vial, professeur à Fordham University

ROUSSEAU, par Jacques Voisine, professeur au Collège Stanislas, de Montréal

LES CONTEURS, par Luc Lacourcière, professeur à l'Université Laval

ORATEURS CHRÉTIENS, par l'abbé Emile Bégin, professeur à l'Université Laval

BAUDELAIRE, par Jean Le Moyne, de Montréal.

ET AUTRES

HENRI TROYAT

Prix Goncourt 1938

Le Jugement de Dieu

Paru à Paris, chez Plon en 1941, *Le Jugement de Dieu* est un sommet dans l'œuvre d'Henri Troyat, le grand romancier qui a déjà donné *l'Araigne*, œuvre qui lui valut le prix Goncourt et une renommée universelle, *Monsieur Citrine* et nombre d'autres romans et nouvelles dont la critique a fait les plus grands éloges.

L'auteur de *l'Araigne* est sans contredit l'un des plus grands noms de la littérature romanesque en France. Sans prétention au roman historique, il recrée dans *Le Jugement de Dieu* trois personnages, vivant en marge du temps à trois époques de la France heureuse.

Le lecteur suivra passionnément les aventures sentimentales et hautement fantaisistes d'Alexandre Mirette, cet homme du moyen âge, qui échappa à la mort par un oubli de Dieu; de Lamarsaude qui, par la force de son amour, fit revivre la fiancée qui lui avait été ravie par la mort; de Jacques Mazeyrat qui, au cours d'un voyage au bout du monde, faillit perdre son âme.

Ces récits mêlent habilement la vérité psychologique à une fantaisie qui tient le lecteur dans un perpétuel émerveillement.

On lira ce livre comme on lirait un roman d'Alexandre Dumas écrit par Georges Duhamel ou par Julien Green ou surtout par Henri Troyat.



Distribué au Canada par Les Editions de l'Arbre

Prix : \$ 1.25, par la poste : \$ 1.35

L'Arbre

JEAN BRUCHESI

De Ville-Marie à Montréal

Illustré de 12 gravures anciennes

Prix : \$ 1.00; par la poste : \$ 1.10.

ANNE HEBERT

Les songes en équilibre

Poèmes

Il s'agit d'une œuvre à part dans notre littérature. L'auteur est parvenue à surprendre le chant secret de l'enfance, de l'adolescence et, avec une technique réduite au minimum, déficiente même parfois, à réaliser une sorte de chef-d'œuvre.

On ne connaît rien d'aussi frais, d'aussi clair et près de l'enfance que les plus beaux de ces poèmes.

Tout le recueil peut être mis entre les mains des fillettes qui y apprendront le chant à l'état pur, la modulation d'une âme tantôt qui s'ébat ou qui rêve, tantôt qui médite, contemple et prie.

On devine tout au long de ces pages une sensibilité vive, une personnalité ardente, prématurément murie mais restée disponible, une nature poétique admirablement servie par des dispositions extraordinaires.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

Edition de luxe numérotée sur Byronic : \$ 1.50.

Problèmes de la sexualité

par

Jacques de Lacretelle, de l'Académie française —
Tristan de Athayde, de l'Académie brésilienne — André
Berge, — Dr René Biot — Théo Chentrier — Pierre
Geyraud — R. P. Benoît Lavaud, o. p. — Xavier de
Lignac — Abbé Monchanin — Roland de Pury — Pierre-
Henri Simon — Maurice Zundel — Peter Wust — Da-
niel-Rops.

TABLE DES MATIÈRES

L'enfant devant le problème sexuel
Les rapports de la sexualité et de la personne
Sexualité et personnalité selon Freud
Biologie et morale sexuelle
Hygiène sexuelle ou morale sexuelle
Mariage et société
Le problème de la prostitution
Tabous et lieux communs
La mission métaphysique de la femme, etc.

*Le premier livre vraiment complet en cette
matière délicate.*



*Paru chez Plon, dans la collection "Présences",
Distribué au Canada par les Editions de l'Arbre,*

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35

L'Arbre

ROBERT CHARBONNEAU

Ils posséderont la terre

roman

"On cherche des formules du roman catholique : en voici une excellente". *Rév. Père Hilaire, capucin.*

2e volume de la collection **Le Serpent d'Aïraïn**

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.30

WALLACE FOWLIE

La pureté dans l'art

essais

Voilà certes un livre qui élucide maint problème et sera d'un grand secours à tous les esprits désireux de pénétrer le sens et la portée de la littérature moderne.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95

LUIGI STURZO

Les guerres modernes et la pensée catholique

suivi de

POLITIQUE ET THÉOLOGIE MORALE
DÉMOCRATIE, LIBERTÉ, AUTORITÉ

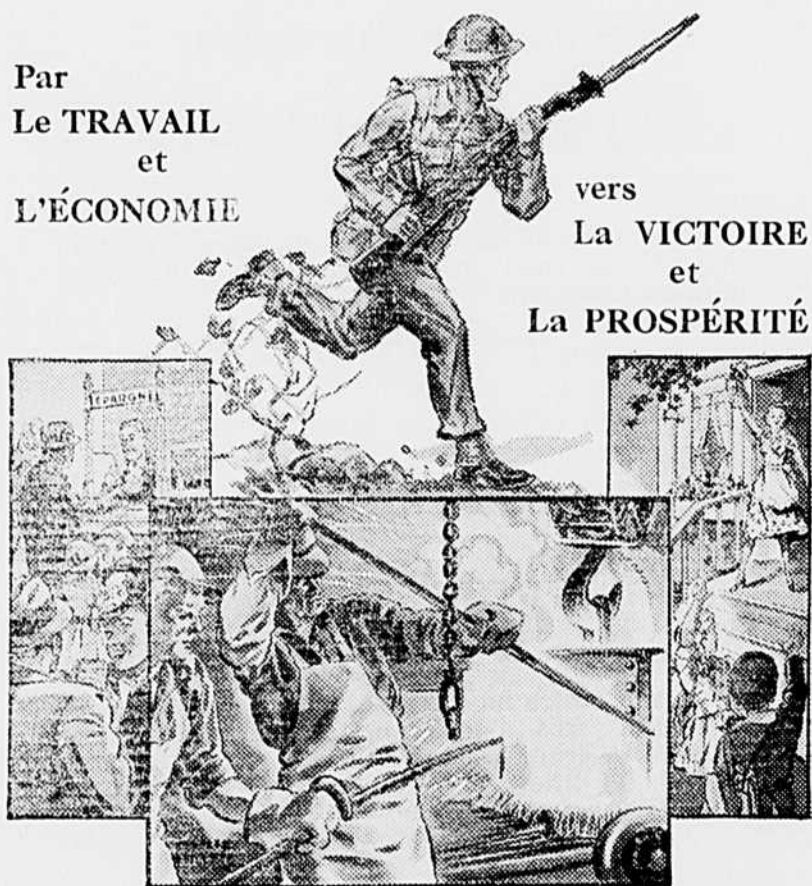
8e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$ 1.25.

Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.75.

sur Japon : \$ 2.50.

Par
Le TRAVAIL
et
L'ÉCONOMIE

vers
La VICTOIRE
et
La PROSPÉRITÉ



**LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL**

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

S533

L'Arbre

DEUX GRANDS LIVRES ADRESSÉS AUX ANGLAIS
MAIS DONT LA PORTÉE DÉBORDE LES CADRES
D'UNE NATION POUR ATTEINDRE À L'UNIVERSEL

GEORGES BERNANOS

Lettre aux Anglais

Livre unique, inclassable, un acte de foi.
Aux dons de l'historien et du romancier, Bernanos joint la clairvoyance du prophète.

Prix : \$ 2.00; par la poste : \$ 2.10

ANDRÉ DAVID

Message à de jeunes Anglaises

"Vous avez ressuscité les meilleures qualités de Maurice Barrès avec ses accents les plus purs, son souffle sacré, son patriotisme, sa poésie et l'espérance. Depuis la guerre, aucun livre ne m'a procuré autant de joie..."
écrit un critique.

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.30

L'Arbre

*Les deux premiers volumes
de la collection*

France Forever

dirigée par le professeur Henri Laugier

Les relations commerciales de la France

par JEAN GOTTMANN
*professeur à The Institute
for Advanced Studies, Princeton, U. S. A.*

et

Le problème du cancer

par CHARLES OBERLING
de la faculté de médecine de Strasbourg

paraîtront sous peu

Les ouvrages de cette collection, œuvres de savants français de réputation mondiale trouveront place dans la bibliothèque de tout homme cultivé.

Suivront :

PROBLÈMES DE MÉDECINE DE GUERRE

par le professeur Daniel Cordier
de l'Université Cambridge

LES CONSTITUTIONS DE L'AMÉRIQUE LATINE

par le professeur Boris Mirkine-Guetzevitch
de l'Ecole libre des Hautes Etudes